

p. 29 -

Arthur Marye ?

Tolvast = pp. 42-43

Le Révérend = p. 47

VÍKÍNG

La Revue des Pays Normands

Administration : A.-G. PATIN, 41, Rue d'Auteuil, Paris-16^e - C.C.P. Paris 7848-12

Direction : Jean MABIRE, 30 Rue François-La-Vieille, CHERBOURG (Manche)

Imprimé par l'Atelier **ARC**, 11, rue Noël, Cherbourg

Le numéro : 250 francs

Abonnement : 1 an, 800 francs

DNR *HBI

VÍKÍNG

LA REVUE DES PAYS NORMANDS

DANS CE DIX-NEUVIEME NUMERO (AUTOMNE 1955) :

Forstavn (Le Cap) : SANG ET OR	2
UNITE ET DIVERSITE DE LA NORMANDIE par Jean MABIRE	3
POURRONS NOUS CONTINUER "VIKING" ? par Albert PATIN	8
LE DANEMARK TEL QUE JE LE CONNAIS par J.ADIGARD DES GAUTRIES ..	11
SUR LA MORT D'UN NORMAND par F.L.	14
LA POTERIE DE MOUROT RENAIT par Jeannine MABIRE	17
Figures normandes : BARBEY, TOCQUEVILLE, ALAIN, HEBERTOT	20
LE PREMIER FESTIVAL VIKING DE CHERBOURG par Erling LEDANOIS ..	22
"HAMLET" au CHATEAU-GAILLARD par Paul MANSIRE	26
LE DUC GUILLAUME A FALAISE par M.P.DUQUENNE	27
LE JEU DES VIKINGS DE FREDERIKSSUND par Rolf GUILLAUMOT	29
FERNAND LEGER, PEINTRE NORMAND par Georges THORIX	33
LIVRES SCANDINAVES par SVEN	35
"Les noms de personne scandinaves en Normandie de 911 à 1066" ..	36
DE BREQUE EN FOSSA : "Drôleries normandes"	37
"Louis Brancourt" de Roger BESUS par Jean de La Huberdière ...	38
"Ma grand-mère paysanne" de Jean LE POVRE MOVNE par J.J.Deltin	39
A travers nos pays normands : LIVRES ET BROCHURES	40
L'ISLANDAIS HALDOR LAXNESS, PRIX NOBEL DE LITTERATURE 1 955 ..	41
Nos auteurs dialectaux : JEAN TOLVAST par Fernand LECHANTEUR .	42
MEN COTENTIN OU QUOEU D'LA ME chant en patois de COSTI-CAPEL .	44
L'HUS BAYI poèmes rustiques par UN NORMAND DU LIEUVIN	47
Hommes de Normandie : WILFRID LUCAS par Daniel ANNE	51
LE GROUPE FOLKLORIQUE DE CAEN "Blaudes et Coëffes"	55
EN PARCOURANT SIX NUMEROS DE VIKING	59

A la suite d'une erreur de pagination, les pages 18 et 19 ont été supprimées. Mais, pour compenser nous avons ajouté les pages 65 et 66, ce qui fait toujours un numéro de 64 pages. Ce numéro: XIX sera le dernier de notre série trimestrielle.

DIEX AIE

SANG et OR

The title 'SANG et OR' is rendered in a decorative, red, stylized font. 'SANG' is at the top, 'et' is in the middle, and 'OR' is at the bottom. The letters are filled with a repeating geometric pattern. The word 'SANG' is particularly large and ornate. The word 'et' is smaller and positioned between 'SANG' and 'OR'. The word 'OR' is also large and bold. The entire title is surrounded by intricate, black, knotwork flourishes that resemble traditional Celtic or Norse designs. These flourishes form vertical columns on either side of the text, with some elements resembling dragon heads or serpents.

"VIKING" n'a pas paru depuis plus de sept mois. Mais cette interruption n'a pas signifié pour autant notre disparition. Ni le déclin de l'esprit normand. On n'a jamais tant vu d'écussons à léopards ni de drapeaux à croix. De Falaise à Cherbourg, du Hague-Dyck au Château-Gaillard...

Les deux emblèmes, celui de la Normandie d'hier et celui de la Normandie de demain ne s'opposent pas. Ils se complètent. Ils signifient la même chose : la permanence d'une terre et d'un peuple qui ne veulent pas disparaître.

A Coutances, dans la cathédrale, le cercueil de Louis Le Mare était recouvert de nos léopards. L'un d'entre nous disait ensuite "L'or et l'écarlate conviennent mieux à sa mort que le noir et le blanc, signes de deuil et de désespoir. Ce sont les couleurs de la vie. Celui qui croit est entré dans la vie éternelle. Et le pays qu'il a tant aimé se réveille..."

Ce n'est peut-être pas un hasard que les couleurs traditionnelles de la Normandie soient précisément en terme héraldique "de gueules et d'or" c'est à dire rouge et jaune. Elles sont lourdes de signification symbolique.

Ce sont les couleurs du feu et du soleil. Les deux symboles de la vie chez nos ancêtres nordiques. L'un étant la réplique terrestre de l'autre et tous deux signifiant ce qui ne meurt pas.

Ce sont les couleurs du combat et de la moisson. Elles évoquent le travail créateur et la lutte qu'il faut mener pour protéger son patrimoine.

Le rouge est la couleur du sang. Et le sang est ce qui nous unit à nos ancêtres à travers la nuit des temps.

Le jaune est la couleur de l'or. Et l'or représente cette richesse matérielle que nos pères ont apportée dans ce pays.

Sang et or, symboles de la Normandie. Symboles de l'héritage du sang et du travail.

Symboles de ce que nous devons conserver, continuer, accroître.



UNITÉ et DIVERSITÉ de la NORMANDIE



Il est stupéfiant de rencontrer, au sein de la nation qui a élevé la Raison au rang de déesse, des gens assez peu raisonnables pour se réclamer de quelque chose qui n'existe pas. La chose en question étant la Normandie. Car enfin, en cet automne 1955, la Normandie n'a absolument aucune existence officielle.

Ce qui est plus grave encore c'est que ces gens « déraisonnables » (dont nous sommes en partie les porte-paroles) ne se cantonnent pas dans un culte du passé somme toute assez stérile. Ils prétendent que la Normandie possède un potentiel d'avenir certain. Et ils cultivent même le paradoxe jusqu'à s'intéresser bien davantage à ce que la Normandie sera qu'à ce qu'elle fut. Et ces gens-là prétendent agir au nom du réalisme !

Ce ne sont ni de vieux gâteux, ni de jeunes fous. Ce sont des passionnés mais pas des exaltés. Des idéalistes mais pas des rêveurs. Des résolus mais pas des fanatiques. Ce sont les militants du renouveau normand.

RÉALITÉ DE LA NORMANDIE

La Normandie qui ne possède aucune existence officielle n'en est pas moins une réalité. Quels que soient les efforts pour remplacer le sentiment normand, breton ou vendéen par la vague notion d'appartenance géographique à l'« Ouest » les cadres traditionnels tiennent bon.

C'est tout naturellement que l'adjectif « normand » accompagne les diverses manifestations de la vie régionale. Je ne parle même pas ici des sociétés historiques ou folkloriques dont le premier but est de susciter l'intérêt du passé. Je pense aux entreprises économiques modernes qui n'auraient en principe aucune raison de marquer leur dépendance à l'égard d'une Normandie qui n'existe pas. Pourquoi avons-nous (publicité non payée) une « Société Normande d'Alimentation » ou des « Chantiers Mécaniques de Normandie » ? Pourquoi lorsqu'on parle du Président de la République dit-on : « C'est un Normand » et non pas « C'est un Seine-Marin » ? Pourquoi chaque discours d'une personnalité officielle en déplacement parle-t-elle du « caractère normand » ou des « vertus normandes » ?

Mais alors pourquoi s'obstiner à reconnaître la réalité de la Normandie comme une chose évidente et agir exactement comme si elle n'existait pas ? Il y a là un manque de logique assez surprenant au pays de Descartes. Car enfin personne ne nie qu'il existe une Normandie et des Normands et bien peu de gens agissent pour donner à cette réalité populaire les moyens de vivre et de s'épanouir.

Il n'est pas inutile de rappeler que les efforts des militants normands ne sont pas « contre nature » mais tendent seulement à développer une communauté humaine naturelle menacée par une centralisation abusive et irrationnelle. La persistance du sentiment provincial, alors qu'aucun cadre administratif ne le reconnaît, prouve qu'il s'agit d'une réalité dont il serait stupide de ne pas vouloir tenir compte.

Ce n'est ni aujourd'hui, ni demain que les gens de chez nous cesseront de se sentir Normands. Et s'ils oubliaient ce qu'ils sont, on peut faire confiance aux autres pour le leur rappeler. Car les adversaires du régionalisme normand, tout en niant que nous existions, nous appellent les « Crochus » et savent, paraît-il, bien nous reconnaître. Et jusqu'à preuve du contraire on ne peut détester que ce qui existe...



UNITÉ NORMANDE

Il faut bien reconnaître qu'à partir du moment où l'on reconnaît l'existence de la Normandie (et qui ne peut la reconnaître ?) on en conclut assez logiquement à son unité. Malgré bien des efforts et aussi malgré quelques réalités on n'a pas encore assisté à la naissance d'un « sentiment haut-normand » ou d'un « patriotisme manchot ». Pour les adversaires, comme pour les partisans, il n'existe qu'UNE Normandie, objet de haine ou objet de ferveur, mais en tous cas réalité unique.

On peut approuver ou désapprouver le mouvement régionaliste. Mais on ne peut que constater, dans notre cas, qu'il s'applique à une unité historique et territoriale indéniable. On parle partout — et même dans les écoles — de l'histoire de Normandie et des cinq départements normands. Il existe un type humain assez bien déterminé que l'on nomme « Normand » et que tout le monde connaît. Les uns insistent sur la haute stature, le poil blond et l'œil bleu. Les autres sur une certaine aptitude à mettre les pieds sur la terre, la main sur le porte-monnaie et à tenir la tête loin des rêveries idéologiques. C'est plus ou moins juste mais quand même assez. Infiniment plus que le « Français » à barbichette et chapeau panama des films américains.

Le sentiment normand, lui, ne fait guère de distinction. Il s'étend de la Bresle au Couesnon, de la mer à la forêt. Il fait qu'à Saint-Hilaire-du-Harcouët on a l'impression d'être plus près de Coutances que de Fougères et qu'Aumale est plus proche sentimentalement de Rouen que d'Amiens. Il ne viendrait à aucun Cotentinais l'idée de se croire « Américain » et les Cauchois sont un peu surpris de faire partie du « Bassin Parisien ».

L'unité normande a existé dans le passé, elle subsiste dans le présent. Elle doit être sauvegardée dans l'avenir.

C'est un réflexe instinctif chez n'importe quel homme de chez nous, c'est aussi la volonté des militants.

Mais unité ne veut dire ni centralisme, ni réduction de tout à un type uniforme. Tous les pays à structure fédéraliste en sont l'exemple. Et il ne servirait à rien de dénoncer les méfaits de Paris pour les remplacer par ceux de Rouen. Nous ne voulons pas — quoique pensent et disent certains — d'un « nationalisme normand à la Déroulède ».

C'est une ineptie et ce n'est pas autour de nous que l'on trouvera des séparatistes à courte vue.

L'unité normande exige seulement qu'aucune partie de la Normandie ne soit rattachée à d'autres entités. Les liens qui nous unissent naturellement à des ensembles plus vastes, français et européen, devant s'établir en fonction de cette réalité normande. Mais celle-ci admise et reconnue il devient nécessaire de respecter nos différences complémentaires.



DIVERSITÉ NORMANDE

Car la valeur de la Normandie, comme la valeur de la France, comme la valeur de l'Europe, provient de la rencontre d'éléments différents et complémentaires. Nous aimons à dire que la Normandie est un pays nordique. Mais si elle se rattache à cette grande famille de peuples, elle n'en a pas moins un visage particulier. Elle est « elle-même » et, le restant, apporte une influence salutaire sur les deux mondes qu'elle unit.

La Normandie n'aurait plus aucun sens si elle était une « colonie scandinave ». Elle n'en a pas davantage en subissant la dépersonnalisation d'un état trop centralisé, et qui se croit « latin »...

La Normandie restant ce que son nom indique est une porte ouverte par la France sur le Nord

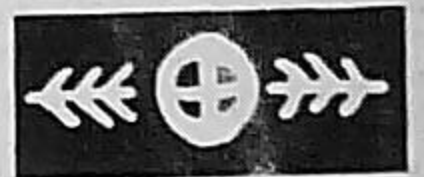
Mais la Normandie n'a de valeur, et ne peut jouer son rôle de « pont » que dans la mesure où elle saura tirer de ses contradictions internes un enrichissement.

D'ailleurs, la diversité normande est un fait d'expérience. Personne ne peut s'occuper d'action régionaliste sans s'y heurter. Vouloir harmoniser cette diversité est bien. Vouloir la détruire serait criminel.

Un des premiers facteurs de division est l'opposition des deux « capitales » Rouen et Caen. Je m'empresse tout d'abord, bien que Cherbourgeois, à reconnaître la « suprématie » de Rouen, mais je suis quand même bien obligé de mettre des guillemets à ce dernier terme.

En effet, la notion de capitale omnipotente est encore une des suites de la conception française et latine de l'Etat. Pour certains, il n'est pas concevable qu'un pays possède plusieurs « capitales ». Jamais un Parisien n'a compris qu'Oxford et Cambridge ne soient pas en plein centre de Londres ou que La Haye, Amsterdam et Rotterdam jouent aux Pays-Bas un rôle sensiblement similaires. Combien de Français savent que la capitale des Etats-Unis n'est pas New-York ?

Il ne serait pas mauvais de conserver un « triangle-capitale » : Caen - Rouen - Le Havre, se partageant la direction administrative, économique et culturelle de la Normandie. Un certain esprit de compétition étant même à encourager dans la mesure où il ne se transforme pas en querelle de clochers.



HAUTE ET BASSE NORMANDIE

La différence la plus classique, la plus connue (et peut-être la plus néfaste) est celle qui divise notre pays en « Haute-Normandie » et « Basse-Normandie ». Heureusement cette séparation qui se justifie à certains points de vue ne correspond en rien à d'autres réalités normandes, à d'autres facteurs d'unité ou de diversité, qui sont d'ordre historique, ethnique ou linguistique.

Cependant l'étirement de la Normandie en longueur favorise cet état de choses, surtout si on y ajoute la coupure provoquée par la Seine. D'où l'intérêt évident du pont-route de Tancarville. Le problème des communications serait à repenser dans le cadre d'une unité régionale effective.

Le plus grave est la considération officielle de cette dualité normande. Notamment sur le plan économique. On sait que nous formons la III^e et la IV^e région économique et que de nombreuses activités se relient à cette organisation (le tourisme par exemple). Nous avons donc l'exemple d'une orientation régionaliste qui part peut-être de bons sentiments mais qui ne devrait constituer qu'une étape vers la formation d'une région plus vaste qui serait la Normandie toute entière.

Dans l'état actuel des choses il serait stupide de refuser toute valeur aux organismes dépendant de cette scission de la Normandie. Ils font un excellent travail de mise en valeur du territoire qui leur est dévolu. Il vaut mieux avoir deux régions normandes bien développées qu'une Normandie unique qui crèverait dans l'immobilisme.

Ce « régionalisme » n'est qu'une étape mais une étape peut-être indispensable. Dans l'état actuel des choses et pour des raisons pratiques, il est peut-être préférable d'avoir deux pôles d'attraction, Rouen et Caen, et deux « régions ». Si ceux qui sont à la tête savent s'entendre et restent aussi bons Normands les uns que les autres, il devrait être possible d'harmoniser leurs efforts.

Le schéma simpliste de la Haute-Normandie uniquement industrielle et de la Basse-Normandie essentiellement agricole n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui. Il serait catastrophique qu'il le soit demain. La modernisation de notre territoire ne saurait se faire selon une orientation unique et il est bon que des organismes travaillent en dehors de la division classique

Il en est de même sur le plan départemental. On peut aimer ou ne pas aimer l'organisation départementale. Trouver le département à la fois trop grand et trop petit pour le XX^e siècle. Cela n'empêche que ce cadre existe et que les efforts de « mise en valeur » qu'il suscite doivent être encouragés. Le seul problème étant, là comme partout, de garder la liaison avec les entreprises similaires des autres portions du territoire normand. On peut d'ailleurs considérer les Conseils Généraux comme des assemblées particulièrement représentatives de notre population. Souhaiter voir accroître leur pouvoir doit être le vœu de tout régionaliste véritable. Et souhaiter des contacts fréquents entre nos cinq Conseils Généraux est nous engager sur une voie hardie et nécessaire. Ces affirmations nous mettent d'autant plus à l'aise pour critiquer le particularisme départemental qui ne repose — en général — sur aucune raison géographique, historique ou ethnique.

CONTRADICTIONS NORMANDES

La Normandie n'est vivante que dans la mesure où elle est multiple. Vouloir à tout prix l'enfermer dans un cadre trop étroit serait l'étouffer. Rien n'est plus dangereux pour un mouvement régionaliste que les « embaumeurs » qui rêvent de conserver « le bon vieux temps ».

Il ne nous gêne pas que notre foi normande connaisse d'étranges contradictions. Un de nos amis, et si ma mémoire est bonne il s'agirait de Jean Datin, a décrit assez justement le penchant nordique, et normand, pour les contradictions, et l'alternance. Cela nous fait souvent accuser de mauvaise foi et explique pourquoi les gens « rationnels » nous détestent.

Même si cela leur déplaît nous ne pouvons nous résoudre à la simplification, et même parfois à la logique.

Pour ne choisir que des faits historiques, avouons que notre sympathie va autant au jeune duc Guillaume, futur Conquérant, qu'à ses adversaires Nigel du Cotentin ou Ranulf de Bessin. Nous donnons bien volontiers l'absolution à ceux qui durant la guerre de Cent Ans « collaborèrent » avec les Anglais ou les Français afin de protéger leur terre et leur peuple écartelés. Nous approuvons tout autant le magistrat rouennais qui proteste contre l'absolutisme royal que le marin dieppois qui va découvrir des terres nouvelles pour ce même roi de France.

Nous aimons la Normandie dans sa diversité et n'éprouvons pas le besoin de la ramener à un unique paysage sentimental. Nous nous plaisons dans cette variété. Les falaises d'Étretat ou les rochers de Jobourg, la plaine du Neubourg ou les marais de Carentan, les collines couvertes de forêts ou les basses côtes sablonneuses font partie intégrante de la Normandie. La maison à toit de pierre est aussi normande que celle à toit de chaume. Nous ne saurions enfermer toute la Normandie dans un clos planté de pommiers en fleurs, fût-il situé dans le souriant Pays d'Auge.

Et nous tenons tant à cette diversité que nous avons tenu à la souligner dans ce terme de « Pays normands » choisi de préférence à celui de « Normandie ». Comment vouloir que la Normandie retrouve son visage si chacune de ses composantes ne s'épanouit selon sa propre tradition ?

La Normandie existe réellement, bien qu'elle ne soit sanctionnée par aucune réalité administrative. Il en est de même de nos « pays ». Le Val de Saire a beau être divisé en deux cantons ce n'en est pas moins une réalité. Parler du Pays d'Ouche, de l'Avranchin ou de Mortainais est parler de choses vivantes, de réalités. Notre « régionalisme » ne s'arrête donc pas à l'étape de la province. Il se prolonge, se ramifie. Cette diversité, loin de l'effacer, renforce la réalité normande.

ACTION NORMANDE



On parle, beaucoup depuis quelques années d'action normande. Non seulement on en parle mais on en fait. Il y a plus de cent ans qu'Arcis de Caumont entreprenait le bon combat du renouveau normand.

D'autres ont suivi. Beaucoup d'autres. Et aujourd'hui nous possédons un ensemble impressionnant de sociétés, de bulletins et de revues.

Tous ces efforts sont animés d'un esprit semblable, à des degrés divers. Que ce soit dans le domaine historique ou économique, artistique ou folklorique, nous possédons un grand nombre d'hommes spécialistes des « questions normandes ».

Leurs entreprises s'ignorent trop souvent entre elles. Beaucoup ne voient pas qu'il n'existe qu'une Normandie dans le passé, le présent et l'avenir. Beaucoup se laissent encore influencer par de vieilles querelles de personnes ou de sociétés qui n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui.

Mais tous, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils en soient conscients ou non, défendent un même patrimoine. Tous font preuve d'ESPRIT NORMAND.

Nous devons nous garder de l'illusion d'un « mouvement normand » fortement centralisé qui serait à l'inverse de notre besoin ethnique de libertés et de responsabilités. Mais nous devons aussi comprendre que notre intérêt à tous est d'harmoniser nos efforts.

Le renouveau normand partira d'initiatives locales. C'est une question de bon sens. C'est aussi une question de foi. Il est individualiste par essence mais reconnaît la valeur de la libre-coopération à un travail commun.

La France connaît de graves difficultés coloniales. Les difficultés sociales ne sont pas moindres. L'approche des élections de 1956 va ajouter de la passion à des problèmes qui devraient justement être examinés de sang-froid.

Il convient de se demander si dans ce climat pré-révolutionnaire les idées régionalistes ont quelque valeur.

Nous en faisons pour notre part la pierre de touche de toute politique digne de ce nom. Nous estimons que le régionalisme bien compris est le seul moyen de résoudre les difficultés actuelles.

L'idée normande n'est plus aujourd'hui du domaine sentimental. N'est plus uniquement du domaine sentimental. Elle apporte des solutions sociales et économiques.

Elle annonce des solutions politiques de plus grande envergure.

LE ROLE DE « VIKING »

Certes, la plupart des gens qui font de l'action normande ne se rendent pas compte de l'importance de ce qu'ils font. Ils sous-estiment la valeur de la Normandie. Et pourtant le potentiel de notre pays est immense. En revivant nous pouvons être un exemple.

En réveillant une province qui sommeille, les militants du renouveau normand ne font pas du « régionalisme excessif ». Ce qui ne se transforme pas meurt et la France ne pourra survivre qu'en modifiant profondément sa structure. La centralisation et la décadence vont de pair.

Nous ne prétendons pas trouver quant à nous de remède universel à la crise actuelle. Nous ne savons pas ce qui est salutaire pour d'autres. Mais nous savons ce dont nous, Normands, avons besoin.

En limitant notre action nous limitons notre efficacité. Nous donnons à notre lutte pour la vie un cadre naturel. Nous ne refusons pas une communauté plus vaste que la Normandie, que cette communauté soit la France ou l'Europe. Mais nous voulons nous y intégrer en sauvegardant notre originalité, c'est-à-dire notre valeur. Etant nous-mêmes nous apporterons plus qu'étant dépersonnalisés.

Lorsque l'idée normande arrive à un tel point de certitude et de résolution, il ne faut pas s'étonner de ne point être suivi totalement par ses compatriotes... Mais notre rôle n'est pas de créer un vaste rassemblement sentimental où l'on soit unanime à célébrer un passé glorieux mais disparu.

Notre rôle est d'être les témoins du renouveau normand dans tous les domaines.

Notre rôle est de montrer que toutes les activités régionales sont complémentaires.

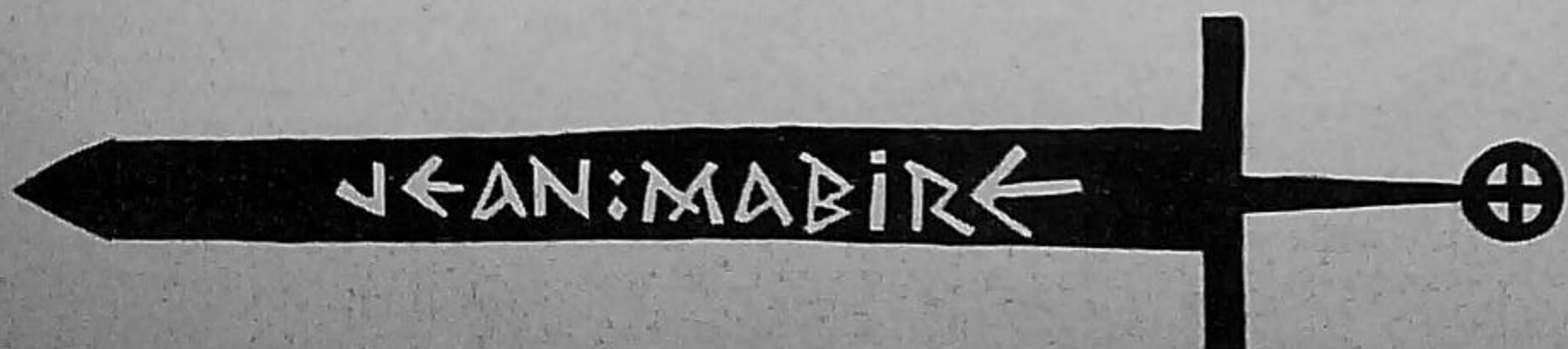
Nous n'avons pas pour ambition de voir nos lecteurs admettre toutes nos idées.

Nous désirons au contraire qu'ils réfléchissent eux-mêmes sur les questions que nous soulevons. Nous n'avons pas davantage le désir de faire plaisir à tout le monde.

Nous ambitionnons d'être une revue populaire. Et nous nous réjouissons de voir notre progression en milieu paysan et ouvrier.

Nous ambitionnons aussi d'être à l'avant-garde de l'esprit normand. « VIKING » n'est pas une revue sectaire semant la haine du « horzain ». Mais c'est le porte-parole de la pensée normande. C'est une revue d'opinion et non point seulement une revue d'information.

Les mois à venir nous diront s'il existe véritablement une conscience normande ou si notre renouveau n'est qu'un thème de discours pour fin de banquet.



POURRONS-NOUS CONTINUER

"viking"?



Arrivé au numéro 19, VIKING vient de subir un trou de plus de six mois, et ce numéro sera peut-être le dernier.

Alors que la régularité progressivement croissante de notre parution nous avait acquis peu à peu l'estime de tous les Normands, et de bien d'autres, nous risquons, d'un seul coup, de tout perdre.

Vous devez bien penser que ce n'est pas de gaieté de cœur que nous en sommes là.

Dans une brève circulaire aux abonnés, nous avons indiqué quelques raisons essentielles de ce retard. Les voici :

1° Des raisons personnelles nous ont, à Jean Mabire comme à moi, imposé de tels travaux que nous avons remis chaque jour au lendemain ce que nous aurions dû faire le jour même. Et de lendemain en lendemain, nous voici à l'automne.

Ces raisons sont d'autant plus valables que si nous avons lancé VIKING étant étudiants, nous ne le sommes plus, et de ce fait la nécessité de gagner notre vie prime tout, qu'on le veuille ou non.

2° Persuadés de l'importance de la vie économique dans la vie future de notre province, et espérant par là nous ouvrir vers de nouveaux lecteurs, nous avons abordé l'étude des principales activités économiques normandes.

Après un croc en jambe, raté, avec le bois que nous avons tout de même sorti, nous avons en chantier une seconde étude sur un sujet agricole. Le secteur intéressé devait nous remettre une bonne partie des articles et des documents. A ce jour, depuis janvier, nous attendons toujours le premier article.

3° Nos anciens collaborateurs de leur côté étant de plus en plus irréguliers, nous nous sommes trouvés dénués de tout, sauf de belles promesses.



Enfin l'âge de la revue venant, l'estime croissant, nous espérons une réussite matérielle plus marquée.

Certes, l'évolution des abonnements est nette. Pour les librairies, sauf une minorité, la vente relève des secrets d'Etat.

Mais nous n'avons pas encore atteint les 1.000 abonnés. Bien loin.

Alors, comment croyez-vous que nous puissions équilibrer un budget, sans aucun frais généraux.

Nous ne sommes vendus ni aux uns, ni aux autres.

Alors? Alors cet article est, ou le dernier que nous vous ferons lire, ou l'annonceur d'une nouvelle série de VIKING.

Nous nous expliquons

Nous sommes plus que jamais persuadés que dans la vie de demain qui est, en gestation aujourd'hui, le rôle des régions ou des provinces (prenez le terme que vous préférez) sera la condition « sine qua non » de la survivance de la France et de l'Europe, et de celle-ci dans le monde.

Un rôle ? La Normandie a toutes les possibilités pour en jouer un grand. A condition qu'elle en prenne conscience, et qu'elle le veuille.

Cette double nécessité nous l'avons toujours ressentie, et nous l'avons prouvé en créant VIKING, et en tenant contre vents et marées.

Si nos compatriotes ne le comprennent pas, tant pis pour eux. Ils seront standardisés sur un modèle, de mauvaise qualité.

S'ils le comprennent, et nous pensons que si vous nous lisez vous le comprenez ou au moins le percevez, alors qu'ils se déclarent en travaillant, en luttant à nos côtés.

Nous ne demandons pas un accord unanime, ni même majoritaire. Foin de ces calculs. Nous demandons de l'aide.

Car, nous estimons à son juste titre notre effort. Le Normand a toujours eu pleine conscience de ses qualités, et seuls les sots se rabaissent systématiquement.

Notre revue est unique **en son genre** en Normandie, en France, et d'après d'aucuns, en Europe.

Seuls, nous avons senti que c'était une revue populaire qu'il fallait faire, si nous voulions aller dans l'avenir au-delà d'un intérêt restreint aux choses du passé.

Populaire, dites-vous ? Oui, et l'évolution des derniers abonnements est la preuve que nous avons misé juste.

Mais ces abonnements sont inexistantes en face de ce qu'il faudrait.

Ce qu'il faudrait : de la vie. Des abonnements, de la propagande, des réunions.

Si vous ne prenez pas VIKING pour une revue de restauration du passé, ou pour une revue d'information normande, mais pour l'organe de la vie normande, de la volonté normande d'être, de survivre en face du raz de marée égalitaire actuel, pour la défense de l'homme, l'économie, et la subordination de l'économie à l'homme ; alors, aidez-nous sans plus attendre, car seuls nous ne tiendrons plus.

Là où notre certitude s'impose, nos possibilités matérielles lâchent.

Parce que 75 % d'entre vous n'ont pas fait l'effort que nous pouvions attendre d'eux.

Nous n'avons pas besoin de faux lecteurs, dont le nombre nous trompe.

Nous voulons des amis actifs, car notre destinée sera-la vôtre.

Ceci dit, voyons quels sont nos projets ?

Car, nous n'en manquons pas.

Ce numéro est le dernier de la formule actuelle de VIKING. C'est-à-dire 64 pages semestrielles.

Considérant que cette formule était lourde à supporter et entraînant des irrégularités, nous avons étudié une formule plus souple... et plus exigeante pour nous.

Un mensuel paraissant dix fois par an, et comprenant deux numéros spéciaux.

Chaque numéro d'un format légèrement restreint comporterait 24 pages. Plus illustré, mieux composé, il aurait toujours la même présentation. Ses articles seraient plus élargis : des reportages, des études, des portraits, une tribune libre, de brefs comptes rendus...

Plus vivant et plus incisif.

Car le changement de présentation, ne change rien à nos buts.

Nous cherchons simplement un contact plus fréquent, une lecture plus agréable, et plus aisée et des articles plus vivants.





Mais ce faisant nous prenons de grosses responsabilités, notamment matérielles. Voulant améliorer la présentation de VIKING, dans le cadre qui fait son succès, nous allons notamment faire composer en linotypie, d'où une lecture impeccable, d'où aussi une dépense accrue du tiers.

Le prochain numéro de VIKING sera donc plus mince, plus net que celui-ci, et d'un prix d'achat moins élevé.

« Comment donc ferez-vous pour vous en sortir ? »

Uniquement en misant sur l'avenir de la revue, donc sur vous, lecteurs normands.

En améliorant la qualité, en intensifiant la parution, en élargissant la diffusion, nous allons jouer pendant un an nos dernières cartes.

Nous jouerons notre partie, à vous de jouer la vôtre.

Aidez-nous.

Comment ?

1° En nous faisant confiance, en disant autour de vous que VIKING ne va pas disparaître, mais au contraire modifier et améliorer sa formule.

2° En renouvelant votre abonnement quand il sera arrivé à expiration (ou, si vous voulez nous aider, en souscrivant dès maintenant à la nouvelle série) en tenant compte des nouveaux tarifs :

150 francs le numéro mensuel. 1.200 francs les dix dont deux spéciaux.)

3° En nous adressant de nouveaux abonnements à 1.200 francs valables à partir de décembre et portant sur les dix numéros de 1956. Il nous faut **pour vivre** au moins tripler nos abonnements.

4° En nous envoyant votre accord acceptant de nous servir de **correspondant** dans votre ville. Ce travail consistera à faire une visite mensuelle aux libraires-dépositaires (une carte toute imprimée vous sera adressée à cet effet, il vous suffira de nous la retourner remplie tous les mois). Nous vous demanderons aussi de surveiller la parution des comptes rendus de VIKING dans les journaux locaux.

Aidez-nous Aidez-nous de la manière qui vous est le plus facile. Par notre travail ou par votre argent. Ou par les deux. Mais aidez-nous.

A cette condition seule nous pourrons continuer VIKING, et travailler ensemble à l'avènement de la Normandie.

ALBERT PATIN



L'article "UNITE ET DIVERSITE DE LA NORMANDIE" était composé et le titre cliché quand nous avons eu en main la revue "ETUDES NORMANDES" consacrée à un panorama général de la Normandie. L'article-éditorial de monsieur Roger ETIENNE porte ce même titre. Nous nous excusons auprès de lui et auprès de nos lecteurs de cette coïncidence. Nous nous réjouissons de voir combien nous sommes en plein accord avec tous ceux qui, comme nous, travaillent à la MISE EN VALEUR DE LA NORMANDIE. (Pour tout renseignement sur les ETUDES NORMANDES, s'adresser 2 rue du Petit-Salut à ROUEN).



Le 
Danemark
Tel que je le connais ...

INGA ALSTEDT FOTO -

Com unique par l'Office National de Tourisme du Danemark

que, venant de Kiel par bateau, j'ai pour la première fois vu apparaître — avec quelle intense émotion ! — le pays de nos ancêtres, sous la forme de la verdoyante île de Langeland. Trois mois de séjour à Copenhague ont achevé de me familiariser avec la langue danoise, dont j'avais commencé l'étude à la Sorbonne, sous la direction de notre compatriote Paul Verrier, originaire de la Ferté-Macé. J'y suis revenu en 1922, en 1923, j'y ai vécu de 1925 à 1940, je l'ai parcouru en tous sens pendant ce séjour de quinze ans, et j'y suis retourné depuis à plusieurs reprises. C'est donc en connaissance de cause que je puis parler de ce pays, d'où, comme le montrent l'histoire et l'onomastique, est venue la très grande majorité des fondateurs de la Normandie, de ceux qui ont fait d'une quelconque partie de la Neustrie gallo-franque, un Etat solide, puissant et dynamique, dont les hauts faits, au cours de ses trois siècles d'indépendance, ont inscrit le nom glorieux dans l'histoire du monde.

Aujourd'hui, les descendants des fiers guerriers danois sont des gens pacifiques et accueillants, d'une philosophie souriante et qui, tout en étant travailleurs et consciencieux, cherchent à mener une vie paisible, aussi confortable et heureuse que possible. Ce sont des sages, des réalisateurs certes, mais sans ambitions démesurées, et c'est pourquoi, comme me le disait un jour Georges Duhamel, le Danemark est un des rares pays où, à notre époque frénétique, il est encore possible de goûter la douceur de vivre.

La nature elle-même y est aimable et souriante, faite de plaines vallonnées et de collines de faible altitude couvertes de prairies, de cultures et de belles forêts où dominant les hêtres. Et partout la mer est là, présente ou toute proche, pénétrant profondément par ses nombreux fjords, les îles comme la grande presqu'île du Jutland et éveillant ainsi tant de vocations maritimes. Au total, un paysage sans rien de grandiose, mais plein d'un charme discret et prenant, semé de villages et de fermes dispersées, dont les constructions sont faites le plus souvent de briques généralement blanchies à la chaux avec des toits de tuiles bien rouges, parfois aussi d'un colombage qui nous est familier — comme c'est le cas notamment dans l'île de Fionie, où la grâce aimable de la nature a amené, au XVI^e siècle et au début du XVII^e, d'édification de nombreux châteaux. Dans l'ensemble, la campagne danoise rappelle souvent des aspects que l'on trouve chez nous, en particulier dans le Roumois et le Lieuvin. Pénétrant dans les petites maisons qui la parsèment, le voyageur est frappé par le confort qui y règne, par la propreté rigoureuse et par l'atmosphère d'intimité simple et douce qu'exprime le terme intraduisible de « hyggelig ».

Quant aux villes, elles aussi sont charmantes, à commencer par Copenhague, grande et belle métropole de plus d'un million d'habitants, toute rouge avec les flèches et les toits de cuivre vert-clair de ses principaux monuments, avec son port animé dont l'entrée est longée par la magnifique promenade de Langelinie, avec ses lacs, ses parcs, avec ses ravissants environs où les villes se nichent dans la verdure, aux abords immédiats de la mer et de la grande forêt de Dyrehaven. Il en est de même en province, qu'il s'agisse des grandes cités actives d'Aarhus, Odense, Aalborg, de villes historiques comme Helsingør, avec l'admirable site du château de Kronborg qui, naguère, barrait le passage du Sund au Kattegat, ou de petites « villes-musées », paisibles et infiniment pittoresques dans tout leur charme archaïque, telles que Ribe ou Tønder.



C'est ainsi que vivent le petit fermier danois, sa femme et leurs deux enfants. A l'exploitation appartiennent 6 has de terre, 5 vaches, 3 veaux, une douzaine de porcs, 150 poules et 2 chevaux. (Dessin de Mads Stage)

Le peuple danois est industrieux, toujours à la recherche du progrès, foncièrement honnête et discipliné; il a le respect inné de la loi acceptée pour le bien général et un niveau de culture moyenne extraordinairement élevé, qui lui est d'ailleurs commun avec les autres nations scandinaves, et qui, surtout dans les campagnes, est dû, pour une part importante, aux « Ecoles populaires supérieures », dont l'initiateur fut, à l'origine, le grand Grundtvig. Dans un de ces villages dont je parlais tout à l'heure, groupés autour du temple avec son clocher aux pignons en escalier, et de la laiterie coopérative, entrez dans une de ces petites exploitations rurales modestes d'apparence, et vous y trouverez un salon avec piano et une bibliothèque bien choisie.

Ce qui frappe surtout dans les pays du Nord, c'est qu'ils sont à la fois traditionalistes et résolument modernes. Dans ces monarchies socialistes, les classes n'ont pas disparu, mais le développement général de l'instruction les a rapprochées et leurs rapports ignorent les conflits violents. Le Danemark est un pays où les très grosses fortunes sont rares, mais où il n'existe ni miséreux, ni taudis. Grâce à l'essor d'une agriculture admirablement organisée, d'un coopératisme puissant et d'un syndicalisme nettement réformiste, il y règne une atmosphère de bien-être modeste, mais général. Les Danois sont attachés à la Maison royale qui, depuis mille ans, incarne à leurs yeux la nation et qui, du reste, mène au milieu de ses fidèles sujets une vie simple et patriarcale, mais cela ne les empêche pas d'avoir un régime strictement démocratique, une législation sociale très avancée et une vie politique d'où les passions excessives sont exclues.

Ils ne sauraient, à coup sûr, se permettre aujourd'hui des desseins ambitieux et expansionnistes; ils le savent et d'ailleurs, foncièrement attachés à la liberté, sont vigoureusement hostiles aux systèmes totalitaires et impérialistes: au cours de la guerre, les occupants nazistes ont pu s'en rendre compte!... A la suite du premier conflit mondial et d'un plébiscite où 82 % des votants se sont prononcés en faveur de leur rattachement à la mère-patrie, ils ont récupéré le vieux pays danois qu'est le Nord du Slesvig et qui leur avait été arraché par la Prusse en 1864, et quant à leur territoire d'outre-mer, le Grönland immense et glacé, la population esquimaude y a été depuis longtemps l'objet, de la part de l'Etat, d'une sollicitude active digne de servir de modèle. Pour le reste, ce qu'ils veulent, c'est cultiver en paix leur jardin — et ils le cultivent, du reste, parfaitement bien.

Ces quelques impressions d'ensemble, que j'ai cherché ici à dégager de la masse de mes souvenirs sur cette nation à laquelle je suis si fortement attaché, je voudrais, en terminant, souhaiter que beaucoup de Normands puissent les ressentir par eux-mêmes. Pourquoi sont-ils, encore aujourd'hui si peu nombreux, ceux qui ont visité ce pays frère du nôtre? Nos jeunes y trouveraient d'utiles leçons, étant donné surtout que l'économie danoise est essentiellement basée sur l'élevage et les produits de laiterie. La distance qui nous en sépare n'est pas tellement grande, surtout de nos jours, où l'on y va en trois heures d'avion ou une vingtaine d'heures par chemin de fer. Au lieu de se laisser attirer par une routine moutonnaire vers les pays méditerranéens, si éloignés de nous par la race et la mentalité, et dont les grandeurs passées ne sauraient masquer la longue et irrémédiable décadence, c'est vers la patrie d'origine des Normands d'autrefois que devraient se diriger plus souvent les Normands d'aujourd'hui.

Jean ADIGARD DES GAUTRIES.





Photo - Henri Beuvet

SUR LA MORT D' UN NORMAND

Il y avait un homme du nom de Louis LE MARE. Il était juste et de bon conseil et habitait au Pont de Souilles, à Coutances, ayant succédé là à son père, construisant des maisons et trouvant dans sa bonne ville l'occasion de satisfaire son goût de l'activité qui était grand et de jouir du plaisir d'être Normand avec plénitude. Il est mort il y a quelques mois et le vide qu'a laissé sa disparition ne semble pas devoir se combler si vite.

Or, c'est un sujet bien digne de méditation pour les lecteurs de VIKING, que l'existence de Louis LE MARE. Qu'un homme puisse être un grand Normand sans être ni écrivain, ni député, ni même conseiller municipal, ni multiprésident, ni champion de belotte ou de dominos, cela peut surprendre ailleurs que dans notre pays ou Dieu soit loué ! la notoriété se fonde encore sur des bases plus solides et moins cataloguées.

Louis Le Mare se contentait d'être Louis Le Mare et d'apporter à tout ce qu'il entreprenait sa marque originale. D'autres ont dit ailleurs ce qu'il avait été dans la vie courante ; sans peur à la guerre et sans crainte dans les luttes de la paix, ce qui est encore plus difficile. Il n'a jamais renié ses amis, encore moins lui-même et professait que la loyauté et la conversation directe réussissent toujours. Aussi désirait-il comprendre tout et tout le monde et surtout ceux qui ne partageaient pas ses goûts ou ses sentiments. Il aimait servir et ce mot (qu'il n'employait jamais) aurait pu être sa devise. Il avait applaudi à la naissance de "Viking" parce qu'il faisait toujours confiance aux jeunes et qu'au lieu de s'enfermer dans le pontificat des anciens il se cherchait des successeurs en foi Normande. Il savait bien que les jeunes peuvent se tromper, les autres aussi d'ailleurs, mais qu'au surplus il est beaucoup plus important de chercher que de trouver et qu'on se trompe jamais en vain du moment qu'on a le coeur pur.

La Normandie était au centre de ses pensées et surtout de son activité. Son amour était totalement dépourvu d'agressivité et aussi peu dogmatique que possible. Il estimait qu'être Normand était une manière d'être qui en vaut bien une autre tout de même un peu plus.



Aussi s'est-il trouvé pendant trente cinq ans au coeur de toutes les manifestations Cotentinaises. Il n'y a jamais recherché le premier rôle, prétendant volontiers au contraire n'être qu'un technicien ou un conseiller pratique, "Uniquement parce que je me suis trouvé être l'ami de ces gens là" affirmait-il. Ces gens-là c'étaient Quesnel Jouenne et Thézeloup au temps du Pou qui Grimpe ; Louis Beuve, Georges Laisney ; ceux du Millénaire et ceux du souper des Vikings, les érudits, les poètes, tous ceux qui comptaient sur lui lorsqu'il s'agissait des grandes heures Coutançaises.

"Dans ces coups là" Louis Le Mare prétendait ne s'occuper que de monter le podium ou d'assurer l'organisation matérielle. En réalité on ne voit pas très bien ce que l'on aurait pu faire sans lui. Car il était là dans les séances de travail et les réunions préliminaires où il ne laissait pas "ces gens là" s'égarer ou faire une bêtise. Son avis pesait lourdement dans la balance et j'ai le souvenir de débats épiques et bien réjouissants, d'autant que la véhémence ne lui était pas étrangère et qu'il ne faisait pas bon essayer d'escamoter les problèmes qui lui paraissaient essentiels. Il n'avait pas d'affection pour les couards, encore moins pour les malins.

En fin de compte c'est toujours vers lui qu'on se tournait et c'était sur cette violente tendresse qu'il fallait prendre appui pour réussir et persévérer. C'est pourquoi il fut de l'Ensorcelée de 1923 avec Quesnel, du Millénaire de 1933 avec Beuve, de la Geste de Geoffroy de Montbray avec Blanchard et Tréhard et de toutes les Normandies avec tous les Normands.





est pourquoi il fut de nos réunions sur l'orthographe patoise et son avis nous était indispensable. Il fut aussi un des meilleurs artisans de l'Édition des œuvres de Louis Beuve, son ami.

Il servit Louis Beuve non seulement en cette circonstance mais continuellement. Car il fut un grand artiste en l'art le plus fugace, celui de la déclamation. Dans notre pays Cotentinais où la poésie est encore inséparable de l'audition, le nom de Louis Le Mare est lié à celui de Louis Beuve comme le nom de Gohel à celui de Rossel.

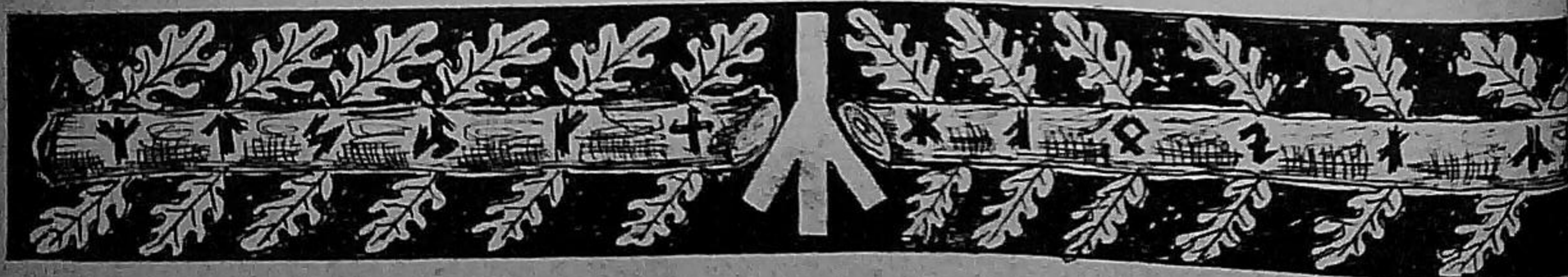
J'ai vu des dizaines de fois les publics les plus divers dans les salons des villes comme dans les granges villageoises aménagées pour la circonstance, transportés d'enthousiasme. J'ai entendu Louis Le Mare rendre à un peuple les strophes ardentes inspirées par lui c'est à dire en fin de compte sa chair et son sang.

A la Pentecôte 1954 la ville de Coutances élevait un discret monument à Georges Laisney le bon poète. Louis Le Mare, cela va sans dire, s'était dépensé de toute son âme pour cet hommage. Il était sans illusions sur sa santé et ceux qui l'entendirent ce jour là dire pour la dernière fois les Trainnes à Bouais de Louis Beuve ressentirent une des émotions les plus bouleversantes de leur existence. Quand il eut fini il fit lentement aux assistants "Beuve, Laisney, Rouen, Coutances, Haute et Basse Normandie ne l'oubliez pas, il n'y a qu'UNE Normandie".

La Grande voix s'est tue. On a lu dans le Vaillant Bulletin de Quart d'aun des vieux Jersiais : "Louis Le Mare n'est pas en peine, ayant passé dans la matinée du 19 décembre 1955, à l'âge de 64 ans... Jeune des pas grand vouaix d'la race Nouormande dé ches dreines cinquante années n'est pas..." Hommage fidèle à celui qui fut fidélité.

Car il n'y a qu'UNE NORMANDIE.

F. L.





LA POTERIE DE MOURROT renait

Mourrot, c'est le nom, en patois, du village de l'Église à S^t Jacques de Néhou, au cœur du Cotentin. Et S^t Jacques de Néhou c'est son des plus vieux centres de poteries artisanales normandes.

On voyait, avant guerre, sur la foire de Lessay, le dernier potier, Louis Hamel, vendant ses muges, ses godias, ses sinots, ses puchis, ses gahons... Puis la tourmente est venue et avec la mort du potier, le four s'est éteint...

Mais son fils, Alphonse Hamel, vient de construire un nouveau four et il s'est remis au travail. On tourne de nouveau à Mourrot. Et les cuissons succèdent aux cuissons. Pour le moment on y fabrique surtout des tuiles faitières dont la demande est importante.

Mais, peu à peu, Alphonse Hamel tourne quelques pièces de poterie traditionnelle surtout en levrés par les sœurs, toujours fidèles à la terre brune de Néhou.

C'est une nouvelle que nous réjouit tous. Nous autres qui aimons les vieilles choses du passé. Et qui aimons aussi voir naître des centres d'activité orientés vers l'avenir.

Barbey d'Aurevilly

1955 aura été une année "Barbey d'Aurevilly"... Le grand écrivain du Cotentin a été honoré à diverses reprises :

- Par une exposition à la librairie Erschuerer à Cherbourg, montrant plusieurs documents du futur musée de Saint-Sauveur.

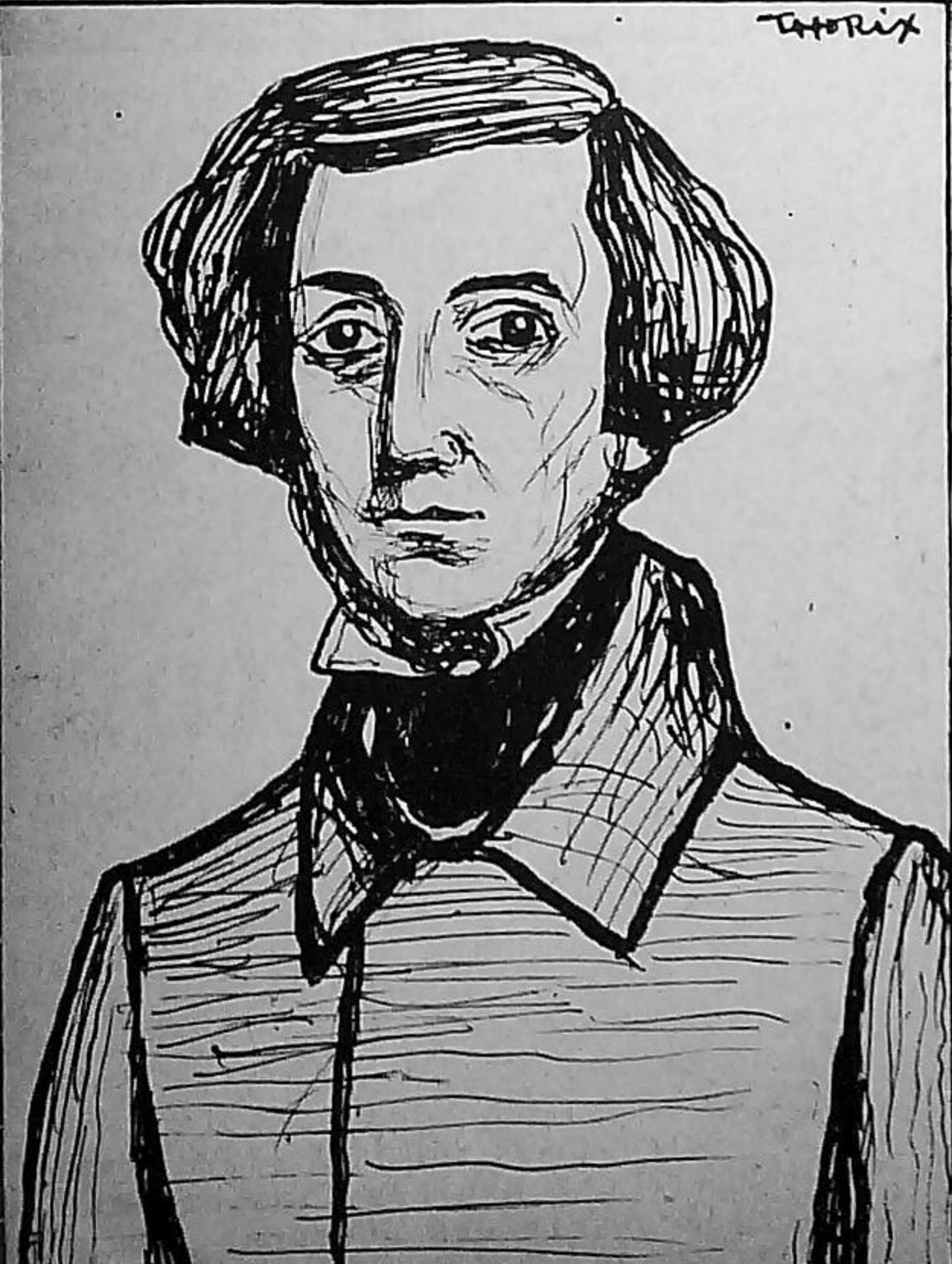
- Par un pèlerinage sur les lieux où se déroulent ses romans, organisé par le "Souvenir Aurevillien" de Paris.

- Par deux ouvrages parus récemment : "Saint-Sauveur-Le-Vicomte dans l'oeuvre de Barbey d'Aurevilly" par le jeune et actif conservateur du futur musée : Pierre Le Berruyer.

"Carteret dans l'oeuvre de Barbey d'Aurevilly" par l'abbé Toussaint, curé de Carteret et fort érudit en histoire locale.

Félicitons tous les promoteurs de ces manifestations à la gloire de celui qui fut un grand Normand et dont Louis Beuve "prechait" en ces termes :

"Vous vouliez, mageinn'byin, qu'no dyise
qué 's étiez fi coume eun querti
qui coundyit chinq qu'vas à la plise !
Ch'est-i vrai, Moussieu d'Aur'villy ?



Alexis de Tocqueville

On a célébré le 150^e anniversaire de la naissance d'Alexis de Tocqueville. A cette occasion on a présenté ce Normand comme un des plus profonds penseurs politiques du XIX^e siècle. Sa prophétie sur les Russes et les Américains qui "semblent appelés à tenir un jour dans leurs mains les destinées de la moitié du monde..." est souvent citée. Se son voyage en Amérique il revint fédéraliste et partisan acharné de la décentralisation. On ne le soulignera jamais assez. On ne lit plus guère aujourd'hui ses essais sur "L'Ancien Régime et la Révolution" et "La Démocratie en Amérique". Ils portent la marque du temps et beaucoup de leurs aspects sont dépassés (les U.S.A. donnent de plus en plus d'importance aux pouvoirs fédéraux contre les pouvoirs autonomes des Etats...). Par contre ce gentilhomme campagnard du Cotentin conserve, malgré les années, une figure attachante Celle d'un esprit curieux et fort peu conformiste. Cela suffit à sa gloire.

ALAIN

La Bibliothèque Nationale a organisé une exposition consacrée au philosophe ALAIN, notre compatriote Emile Chartier, né à Mortagne, mort en 1951.

On put y voir des portraits, des souvenirs de famille, des souvenirs de carrière comme professeur (un moment au lycée de Rouen), comme journaliste (un moment à la "Dépêche de Rouen"), des souvenirs de la guerre 1914-1918 - qu'il a faite - et d'amitié.

Et aussi des oeuvres, des livres et une notable quantité de ces "Propos" par lesquels Alain était surtout connu, de nombre de gens qui peuvent, enfin, voir son visage. Nombreux sont les manuscrits.

Une telle présentation, dont l'aspect serait en somme peu attrayant, vaut par tout ce que ces choses permettent d'évoquer : une vie consciencieuse de pensée active autant qu'émillante. L'influence d'Alain a été marquante, déterminante chez beaucoup des meilleurs esprits actuels. Il est de ces "Propos" inspirés par une circonstance du moment, qui ont pris une valeur définitive qui méritent de rester, pour être dans le présent et l'avenir, lus et médités.



THORIX



On y trouve l'expression d'une pensée habituellement très haute, directe, sincère et sûre; servie par une langue solide, claire, vive et qui plaît; que l'on doit regarder comme un modèle.

Cette exposition constituait un hommage; nous aimons à y voir une attestation de ce que la Normandie n'est pas - quoi qu'on en dise - uniquement préoccupée du terre à terre matériel.

H.Q.

J. Hébertot

Un numéro de la revue "Paris-Théâtre" a été consacré à notre compatriote normand Jacques Hébertot. Il dirige avec la maîtrise que l'on sait le théâtre qui porte son nom. Il fonda en sa jeunesse la revue "L'Ame Normande" et la compléta d'un "Théâtre d'Art Normand". Il se veut d'ailleurs nous dit Georges Beaumé "Normand à mille pour cent." Voici un grand homme de théâtre qui n'a pas fini de nous faire découvrir des auteurs.

J.M.

Le premier Festival Viking à Cherbourg

La première de toutes les cités normandes, Cherbourg a décidé d'adopter l'avernom de "Ville VIKING".

Voilà une idée bien sympathique. Et en ce début d'août 1955, exceptionnellement ensoleillé, la quinzaine commerciale sut se montrer digne du thème choisi. Chaque quartier eut à illustrer un pays "cousin" et les vitrines empruntèrent leurs idées d'étalage au monde nordique. Partout des drakkars, des boucliers ornés de roues solaires, des écussons de provinces scandinaves. Partout de gigantesques drapeaux suédois, danois, norvégiens, islandais. On vit même à cette occasion nos nouveaux drapeaux normands rouge à croix d'or hissés un peu partout.

La Normandie affirma sa vocation naturelle : un pont spirituel vers les pays scandinaves. Notre province a une mission : ouvrir largement à la France les horizons nordiques.

C'est dans ce sens que veulent travailler les organisateurs de la quinzaine commerciale et de son festival. Chaque année un pays scandinave doit être particulièrement honoré. En 1955 il ne s'agissait que d'un prologue, une introduction aux futures festivités.

Ce fut une belle réussite et la place nous manque pour détailler toutes les initiatives ingénieuses des Cherbourgeois. Citons au hasard : la gigantesque statue de Rollon, le village de Freytot, la halle aux poissons entièrement décorée aux couleurs danoises (rouge et blanc), etc... Une exposition suédoise se tint dans les halls des deux journaux "la Presse de la Manche" et "Ouest-France".





Quant au Festival ce fut lui aussi un prologue. C'est dans ce sens que nous entendons le juger. Il faut savoir qu'il fut décidé deux mois auparavant et que les moyens financiers furent dix fois moins considérables que ceux du Festival de Coutances ou de Caen.

Dans cette perspective c'est une réussite mais elle n'a de valeur que si Cherbourg nous donne en 1956 quelque chose de plus achevé, de plus mûri. Nos lecteurs attendent de nous une critique impartiale. Disons tout de suite que nous souscrivons trop au fond même de cette entreprise pour donner des garanties totales d'impartialité.

Cependant nous nous efforcerons de juger sans souci de plaire ou de déplaire.

Un festival est-il un ensemble harmonieux où tout concourt au plaisir du spectateur ? Ou bien peut-on en juger séparément chacun des éléments : texte, mise en scène, son, lumière, décor, etc... ?

Si la première réponse est la seule valable -et c'est à nos yeux ainsi- il faut reconnaître que le premier Festival de Cherbourg ne fut pas à la hauteur de ses ambitions. L'ensemble présentait des longueurs, des temps morts, des répétitions. Bref tous les signes d'un manque évident de mise au point. On sentait le travail hatif et parfois un peu désordonné. C'est peut-être fort sympathique mais ce n'est pas admissible pour un Festival qui se voudrait de "classe internationale".

Il semble malheureusement impossible d'en donner une vue d'ensemble tant le manque de coordination s'y faisait sentir. Il faut donc nous résoudre à la disséquer.

Il n'en restera sans doute qu'un cadavre à peu près reconnaissable avec des tendons à vif. Tant pis, cette opération chirurgicale devrait permettre de sauver dans les années à venir pas mal de projets en puissance.

D'abord le texte. Pourquoi d'abord le texte ? Eh bien parce qu'il a trop d'importance et qu'il écrase le reste. Jean Mabire, parce qu'il est directeur d'une revue normande n'est pas pour autant un homme de théâtre. Connaissant ses opinions en la matière viking on aurait pu s'attendre à un long sermon. Il y a de cela mais il y a aussi quelque chose d'assez innatendu chez un "imagier-journaliste" : un certain don poétique qui accumule les images et les effets. C'est peut-être agréable à lire. Cela l'est moins à entendre pendant une heure et demie, surtout quand l'auditeur est venu voir un spectacle et non point entendre de belles tirades. Je sais que ce jeu scénique, d'abord simple prologue de 3/4 d'heure a été volontairement étiré. Je sais aussi que les nécessités techniques empêchaient tout dialogue trop animé.

Mais le procédé qui consiste à faire entendre presque sans arrêt un récitant et à n'employer que 6 acteurs parlants, chacun avec sa longue harangue, est fort éloigné de la conception même d'un théâtre populaire.

Il eut fallu pour éviter cette prédominance du texte sur l'action une mise en scène de grande classe. Ce ne fut pas le cas. Une cinquantaine de figurants là où il en eut fallu le triple, un manque de mouvements d'ensemble, une absence de mimes, tout cela pèse lourdement sur cette entreprise.

"Au temps des Vikings" se ressent d'avoir été monté avec des moyens de fortune, ou plutôt d'infortune. Il y avait une dizaine de boucliers, autant de casques, deux épées pouvant sortir de leurs fourreaux, etc...

Le metteur en scène Georges Dejean, habitué, paraît-il, aux vastes arènes de Nîmes et à un luxe de moyens hors de proportion à Cherbourg, n'a pas su, ou pas pu, donner vie à un texte difficile. Chacun des tableaux connaît son moment de bravoure mais l'ensemble est beaucoup trop lent. Nous n'oublierons pas cependant la harangue de Sigurd sur son dolmen (voilà une scène qui plairait bien à notre ami Georges Thorix...), certains passages du banquet, traités à la manière truculente du vieux Breughel, l'arrivée du drakkar remarquablement reconstitué et ce final où la voile se déployant fait apparaître les léopards de Normandie. Jean Mabire a eu tort de vouloir plaquer là-dessus un final chanté, empruntant l'air national danois et qui fait un peu trop "Opéra".

Les costumes de Jeannine Mabire, assez directement inspirés de la broderie de Bayeux sont bons et ils ont été réalisés par Guy Dubois très habilement, mais sans luxe. Jack Moutard a fait lui aussi un gros travail dans la partie accessoires, quel dommage qu'il ait été lui aussi bousculé par le temps.

Les décors ont été volontairement réduits au strict minimum. Félicitons cependant Yves Morvan et Edith Maurer qui ont réussi par quelques éléments très simples à donner le cadre de l'action.

Yves Morvan a également réglé les éclairages. Il a vu cela en peintre, donnant de très bons coloris d'ensemble. Regrettons parfois que ses faisceaux n'aient pas été plus étroits, plus précis.

Le son fut enregistré au préalable sur bande magnétique par Charles Hamel. C'est un remarquable travail technique qui permet une excellente retransmission. Les acteurs s'habituerent vite à ce procédé et le synchronisme fut dans l'ensemble très réussi.



Ces acteurs furent dignes de tous les éloges. Leur petit nombre les obligeait à sans cesse disparaître et reparaître. Ils se tirèrent bien de cette difficulté et réussirent tant bien que mal à faire "foule". Ils assurèrent également les fonctions de machinistes et montrèrent là aussi un grand dévouement qui doit être souligné. Tous furent bons et nous n'en signalerons aucun tant leur travail fut un travail d'équipe ?

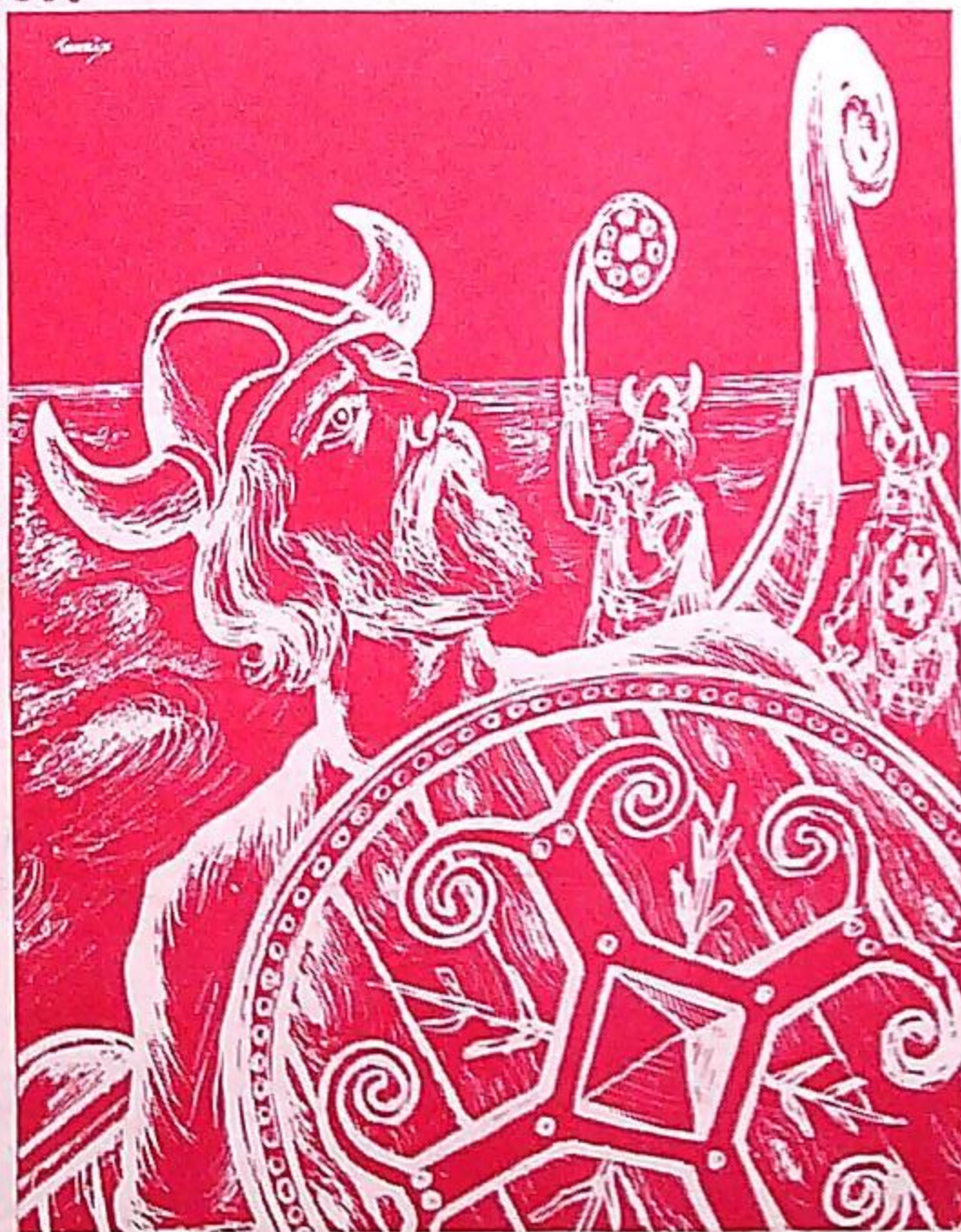
Aucune musique de scène proprement dite, ce qui manquait un peu. Mais par contre un fond sonore permanent constitué de musique classique (Wagner évidemment, Grieg, Sibelius et même Beethoven) et de disques danois (appels de "lures", chants du moyen-âge, chansons de marins). Le procédé est discutable et choqua certain. Dans l'ensemble le son suivait assez bien le texte mais a-t-on le droit d'utiliser ainsi des chefs-d'oeuvre en musique d'accompagnement ? Et de se servir de chansons danoises contemporaines pour évoquer les Vikings ?

Signalons cependant une réussite remarquable : sur l'air danois "Jylland mellem twende Have" "Jutland entre deux mers", Costi-Capel composa un chant en dialecte de la Hague : "Cotentin où queu d'la mè" qui fut chanté par André Louis avec accompagnement d'orgue. Pendant ce temps un Viking déployait lentement notre drapeau normand rouge à croix d'or.

C'était là le début du Festival. Il est un peu dommage qu'il ne continua pas jusqu'au bout sur cet excellent accord de la musique, du texte, de la lumière, du jeu lui-même.

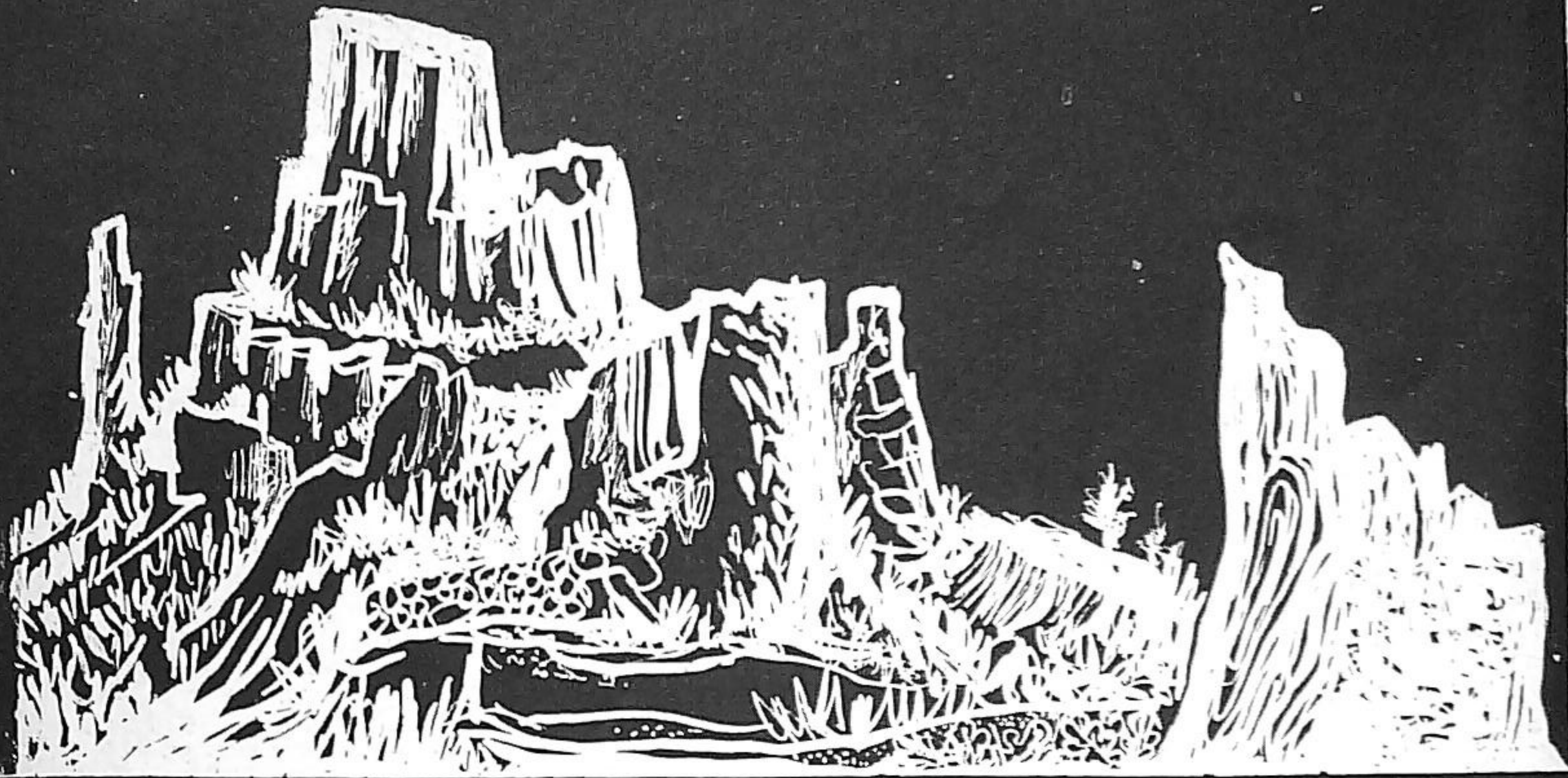
Mais à la fin les Vikings de Cherbourg nous ont dit " A l'année prochaine...". C'est là que nous les jugerons définitivement, après un an de travail.

Disons pour conclure que leur premier effort mérite d'être encouragé Et de la meilleure manière qui soit : en nous donnant tous rendez-vous à Cherbourg en 1956.



ERLING
LE DANOIS

La photographie illustrant cet article a été prise par un Danois, M. WILMAN. Elle représente une scène de l'acte III, avec le grand acteur Per BUCKHØJ, directeur du Jeu des Vikings de Frederikssund.



"Hamlet" au Chateau Gaillard

Il est bien tard, semble-t-il, pour évoquer les représentations d'Hamlet au Chateau-Gaillard et du Cavalier de Fer au Chateau Robert-le-Diable. En son temps, la presse a rendu compte de ces manifestations théâtrales, mais notre propos n'est pas d'ajouter ou de retrancher quoi que ce soit aux articles élogieux qu'on leur a consacrés.

Nous déplorons, une fois de plus, que les hauts-lieux de notre province servent de cadre à la présentation d'oeuvres étrangères à notre histoire normande. Quand la lumière s'allume sur les ruines du Chateau-Gaillard, ce n'est pas le fantôme d'Hamlet qui surgit à nos yeux, mais le visage héroïque de Richard coeur de lion dominant tous les passagers éphémères de ce grand vaisseau de pierre, et nous pensons que c'est une impiété de chasser même pour un soir Robert le Diable, Jean sans Terre et Arthur de Bretagne, les damnés de Moulineaux au profit de "cavaliers" qui jamais ne hautèrent nos forêts, nos vallées et nos manoirs.

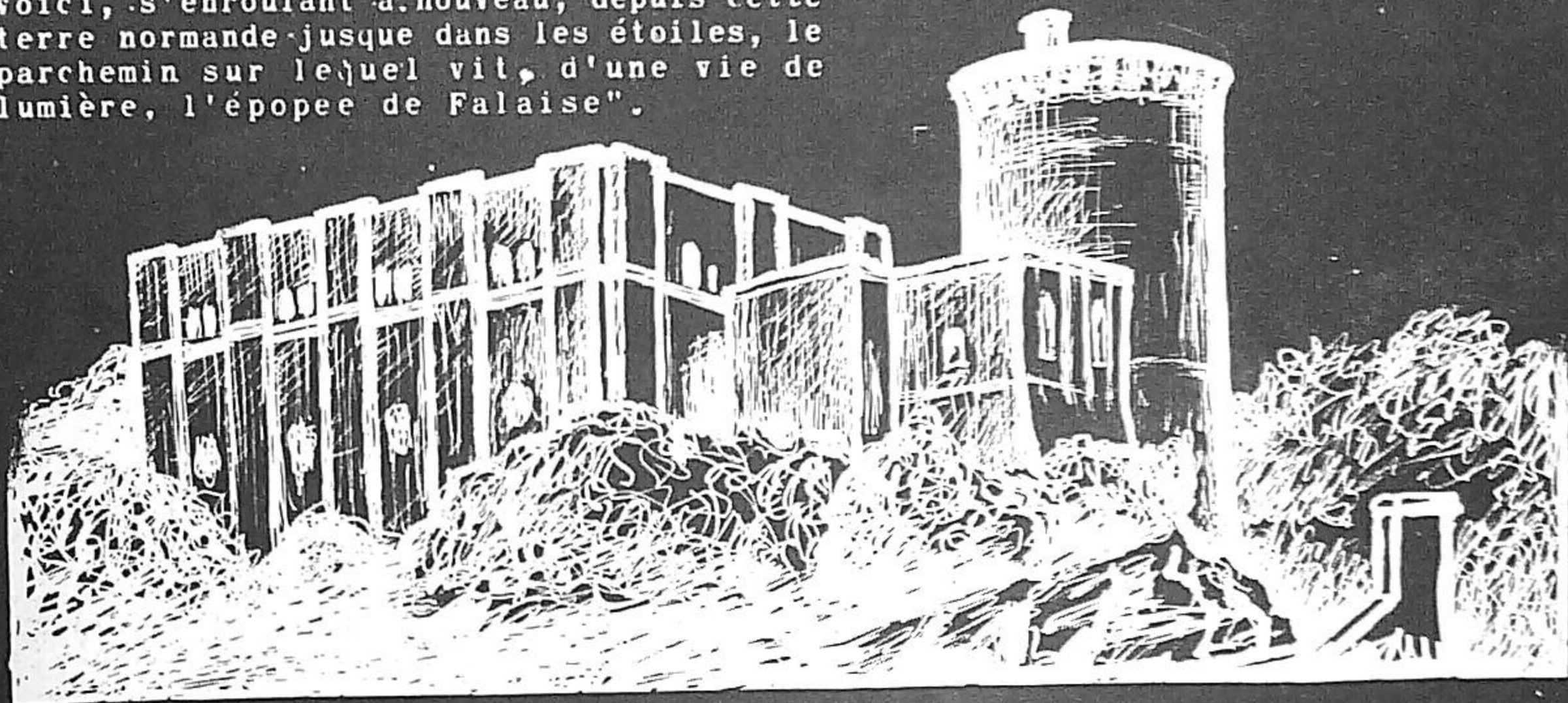
Qu'on nous comprenne bien : nous ne faisons pas campagne pour un vain nationalisme normand, mais contre une fausse décentralisation qui n'aboutit qu'à transformer nos "collines inspirées" en annexes de plein air des théâtres parisiens.

On avancera que le théâtre historique normand n'existe pas ou qu'il n'a pas donné d'oeuvres valables.

Nous disons que les thèmes d'inspiration normande n'ont aucune chance d'altérer nos auteurs tant que les organisateurs ne croiront pas aux possibilités régionales. On continuera à évoquer Saint-Louis à Coutances, Hamlet aux Andelys, et je gage que Rouen entendra un jour la centième pièce sur Jeanne d'Arc.

Paul Mansire

"Appuyé sur la nuit, com e sur un écritoire,,
voici, s'enroulant à nouveau, depuis cette
terre normande jusque dans les étoiles, le
parchemin sur lequel vit, d'une vie de
lumière, l'épopée de Falaise".



Le Duc Guillaume à Falaise

La route lumineuse du Val de Loire, Chambord, Villandry, Chenonceaux, la douceur des nuits tourangelles, l'immense succès des Grandes féeries nocturnes, tout cela, professionnels normands du tourisme, nous le regardions, avouons-le avec envie ; rien dans notre province ne semblait permettre la création de spectacles Son et Lumière... et d'ailleurs, si l'on tentait cette création, ne serait-elle pas immédiatement concurrencée par la vogue si fortement établie des châteaux de la Loire !...

Ces objections me troublèrent longtemps sans empêcher finalement une conviction de se former dans mon esprit : "Son et Lumière" ce n'est rien d'autre que certaines techniques modernes mises au service de ses monuments historiques si difficiles à "vendre" sur le plan touristique à un public beaucoup moins soucieux d'érudition que ne l'étaient les amateurs de la Belle Epoque. Son et Lumière devient donc l'une des meilleures façons de mettre ces monuments en valeur auprès d'un public pressé, avide de détente et auquel des images d'Epinal d'un nouveau genre apportent ainsi une diversité de grande qualité artistique.

Il suffirait donc de créer en face du Val de Loire une chaîne normande d'esprit absolument différent (l'épopée médiévale, l'épopée maritime, le mysticisme des grandes abbayes bénédictines, l'ampleur du chant grégorien au lieu du sonnet, de la poésie légère des châteaux Renaissance du Val de Loire), il faudrait aussi que chaque spectacle fût dans cette chaîne différent des autres.

Au printemps 1954 j'étais décidé à mener durant l'automne suivant une enquête complète dans le Val de Loire. En Juillet Mgr GERMAIN, directeur des Pèlerinages de LISIEUX et l'excellent metteur en scène JO TREHARD me confirmaient dans ma décision en créant l'un des plus beaux spectacles Son et Lumière de France : le Message de Sainte-Thérèse au Monde Moderne, "Colloque au Chevet d'une Basilique".

Les 30 septembre et 1er octobre, en compagnie de Monsieur BERTRAND, Trésorier du Syndicat d'Initiative de CAEN, je visitais une dizaine de châteaux et cathédrales illuminés et j'assistais à trois spectacles Son et Lumière : Chenonceaux, Villandry, Azay-le-Rideau. Le 15 octobre je revenais continuer mon enquête et étudier les chances de la Normandie. Fin Octobre grâce à M. CHARBONNIER, mon Collègue du Loir et Cher, je rencontrais M. Paul ROBERT-HOUDIN, Architecte des Monuments Historiques, Conservateur du Château de Chambord et génial créateur des spectacles Son et Lumière avec la première réalisation du genre, -Chambord, précisément-.

Je lui soumettais des idées qui l'enthousiasmèrent : créer des spectacles médiévaux ou maritimes très différents des spectacles Renaissance. Je lui proposais, pour les amours d'Arlette et de Robert et l'épopée de Guillaume, CAEN (mais l'espace selon mon interlocuteur aurait manqué), FALAISE qui lui parut possible et pour l'épopée maritime (incluant la conquête du Saint-Laurent), le vieux bassin de HONFLEUR. C'est d'ailleurs la perspective de voir naître ce dernier spectacle qui le séduisit le plus par son originalité.

(Depuis il a découvert, -au printemps-, le cloître de Saint-Etienne de CAEN et imagine en ce lieu un spectacle d'une rare qualité où domine le plain-chant et qui soit l'Azay-le-Rideau grégorien, attraction idéale, et d'ailleurs unique durant la saison, pour la clientèle touristique des hôtels caennais). En janvier 1955 je transmettais à MM. les Maires de FALAISE et de HONFLEUR (celui-ci avait formé de son côté m'apprit-il le projet de créer un spectacle dans sa localité), une invitation de M. ROBERT HOUDIN à venir assister en privé au spectacle de Chambord. Pour beaucoup ce fut, par cette nuit d'hiver pourtant glaciale, une exaltante révélation.

Une étude s'ensuivit à HONFLEUR et FALAISE et ce fut FALAISE qui hardiment se lança dans la voie des réalisations entraînée par un Maire et un président de Syndicat d'Initiatives très dynamiques, MM. NICOLAS et MACARY, secondés en particulier par la Municipalité et Monsieur BIDARD. Ce spectacle organisé par le spécialiste du genre, le magicien Paul ROBERT-HOUDIN connut à tous égards un vif succès. L'évocation des amours d'Arlette et de Robert, la vie épique et la destinée exceptionnelle de Guillaume donnent lieu tour à tour à des développements d'une poésie très pure et d'une puissance dramatique qui envoûte littéralement le spectateur du début à la fin.

Ne manquez pas de voir FALAISE à la saison prochaine ; normands vous le devez à votre province et à votre Duc, artistes vous vous le devez à vous-mêmes. En outre, nous l'espérons, pour 1956, la chaîne normande des spectacles Son et Lumière sera entièrement formée et une publicité d'ensemble près des publics parisien et étranger pourra être lancée. Que les organisateurs se rappellent ce principe : en matière d'équipement touristique (téléphériques ou spectacles Son et Lumière - deux attractions, on le voit très différentes) les éléments de l'équipement loin de se concurrencer entre eux se renforcent au contraire : celui qui a gravi une montagne en téléphérique sera enclin à en gravir d'autres : celui qui a été séduit par un spectacle Son et Lumière sera inmanquablement attiré par d'autres manifestations de ce genre, la preuve m'en a été plusieurs fois donnée à FALAISE par des spectateurs que j'ai interrogés.

.... Mais l'épopée de FALAISE, n'est ce pas toute la grande épopée normande ?.....

m.p. Duquenne

Directeur de l'Office Départemental
de Tourisme du Calvados.

Le Jeu des Vikings de FREDERIKSSUND



UNE PETITE VILLE DANOISE

Frederikssund est une bourgade d'environ 5.000 habitants, située au bord de l'Isefjord. Elle se trouve dans l'île de Sjælland, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Copenhague.

C'est une petite ville danoise, comme tant d'autres, calme et paisible. Elle ne connaissait ni la célébrité, ni l'afflux de touristes qui en résulte, et cette situation inquiétait un peu le Comité des Fêtes.

A une réunion particulièrement morose quelqu'un eut l'idée qui allait donner par la suite à Frederikssund une renommée mondiale : "Si nous laissons pousser nos barbes ?". La suggestion fut retenue et les responsables donnèrent le bon exemple pileux. On eut bientôt 700 barbus. Ce qui représente une densité impressionnante si l'on procédait de même chez nous, cela ferait 7.000 barbes pour une ville de l'importance de Cherbourg !

Tout le Danemark parla de cette fantaisie. Ce qui était le but de l'opération. On en parla même en dehors du Danemark et la population male devint un objet de curiosité qui valait le déplacement...

Les commerçants s'en réjouirent, et avec eux tous ceux qu'animaient le patriotisme local.

Mais ce n'était qu'un début et il s'agissait d'utiliser ces barbus au mieux des intérêts de Frederikssund. Ce fut le metteur en scène Per Buckhøj qui y parvint et organisa "Le jeu des Vikings".

PER BUCKHØJ

Per Buckhøj (prononcer - à peu près : Bukof) est un homme de théâtre de cinéma, de radio, de télévision. C'est un metteur en scène de grande classe, c'est aussi un acteur de valeur. C'est également un passionné de l'histoire de son pays et spécialement à l'époque des Vikings.

Il eut l'idée de réaliser chaque année à Frederikssund, une suite de jeux scéniques de plein air empruntant leurs thèmes aux vieilles légendes danoises.

Il étudia minutieusement ses scénarios en s'inspirant des récits rapportés par les sagas et consulta longuement les trésors archéologiques de la bibliothèque royale ou du musée national de Copenhague.

A l'aide de documents puisés aux meilleurs sources historiques il écrivit ses pièces et distribua les rôles aux braves gens de Frederikssund. Tout le monde participa au Jeu : le facteur comme l'épicier, les édiles municipaux comme les ouvriers. En abandonnant leur travail quotidien, ils devenaient des Vikings et les barrières sociales disparaissaient devant leur bonne camaraderie durant les répétitions du Jeu.

La première représentation eut lieu en 1952. Le sujet choisi fut le roi Skjold. On connaît cette légende de l'enfant venu mystérieusement de la mer qui devient par la suite un grand roi...



D'ANNEE EN ANNEE

Ce fut un succès sans précédent qui eut des échos dans tout le Danemark et même au delà. Cela incita les gens de Frederikssund à renouveler cette réalisation et lui donner un caractère régulier chaque année vers la fin de juin.

En 1953 ce fut la légende des deux frères Rear et Helge, fils d'un roi danois. En 1954 celle de Rolf Krake, un autre roi danois. Cette année 1955 a vu le Jeu de Regnar Lodbrog, le roi viking (qui fit partie des expéditions normandes en baie de Seine et vola, dit-on, les poutres de Saint-Germain-des-Près).

La renommée internationale des Vikings de Frederikssund les a d'ailleurs conduit depuis à accomplir des tournées de propagande. Entre autres en 1952 où ils parcoururent l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et reçurent à Paris l'accueil que l'on sait.

A cette occasion ils avaient pris un premier contact avec leurs cousins normands. On a vu les photos des Vikings de Frederikssund en compagnie de nos jeunes compatriotes du groupe folklorique "Blaudes et Coëffes". On connaît les liens qui les unissent à l'association des "Normands de Paris" qui se sont rendus depuis par deux fois en Scandinavie.

Cette année, Per Buckhøj, en compagnie de deux autres acteurs danois, a pris part au Festival Viking de Cherbourg. Entourés des acteurs normands, il a reconstitué une cérémonie religieuse païenne. Cette scène, le tableau III, de la pièce, a eu le plus grand succès.

Et Per Buckhøj est de nouveau au travail pour préparer les jeux de 1956 qui sont appelés au plus grand retentissement. Il prépare aussi, dit-on, une expédition viking vers le Vinland... C'est à dire l'Amérique.

Les Vikings de Frederikssund sont un des éléments les plus importants de la publicité touristique du Danemark à l'étranger et on ne manque pas de faire appel à eux pour représenter leur pays dans certaines circonstances (inauguration de lignes aériennes par exemple).

UN CADRE UNIQUE.

Je pense personnellement qu'un des premiers éléments du succès du Jeu des Vikings est le cadre dans lequel il se déroule. C'est un grand parc, en plein centre de la bourgade, comme il y en a tant au Danemark.

Une pente gazonnée sur laquelle sont disposés des banos de bois, permet une vision parfaite de la scène. De grands arbres forment un impressionnant décor naturel. Le fjord est juste derrière et a permis certaines réalisations nautiques comme l'arrivée d'un drakkar réel, transportant le jeune roi Skjold.

Il n'y a pas de "plateau", mais un espace dégagé représentant une place de village à l'époque viking. L'herbe y pousse naturellement et quelques chèvres au piquet contribuent à donner une apparence réaliste à ce décor. Une maison de bois reproduit exactement celle de l'époque viking, telle qu'elle a été reconstituée par les archéologues du camp de Trelleborg.

Les autres éléments de décors sont tout aussi réels : une vraie forge primitive, un vrai feu où l'on rôtit des viandes pendant toute la durée du jeu, une vraie pierre runique, un vrai métier à tisser, etc...

Pendant toute la pièce des cavaliers traversent la scène, des femmes vaquent aux travaux ménagers, des enfants se poursuivent en jouant. Ce n'est pas du "théâtre" mais la vie même, telle qu'elle devait être à l'époque des Vikings. L'impression de vérité est extraordinaire, renforcée encore par le naturel des acteurs dont aucun n'est professionnel.

Cette simplicité, cette bonhomie, cette présence constante de la nature, tout cela est typiquement danois et perdrait sans doute beaucoup de sa valeur, de sa spontanéité sur un "vrai théâtre".





REGNAR LODBROG.

Cette apparence de vie ne suffit pas bien entendu à constituer un spectacle, bien qu'elle en soit l'attrait majeur. Il faut y ajouter l'intérêt d'un scénario qui, selon les réactions des spectateurs, semble très populaire au Danemark. L'histoire du roi Viking est connue et fait partie du patrimoine sentimental de tout Danois.

L'intrigue est simple (ce n'est qu'une partie de la vie du roi coureur de mers) : la rencontre de la belle Kraka et de Regnar, leur mariage, la vie à la cour de Danemark (qui est au fond une grande ferme, ce qui est bien sympathique), la ruse de Kraka pour se débarrasser des Vikings étrangers et le grand banquet final où une sorte de sorcière raconte une fabuleuse histoire de dragon.

Le spectacle se déroule d'assez bonne heure après dîner (on dine tôt au Danemark) et se passe en plein jour. Seule la scène finale, à la nuit tombante, fait appel à des jeux de lumières et utilise largement l'éclairage très spectaculaire des torches.

Les dialogues en langue danoise m'échappant malheureusement m'empêchent de porter quelque jugement sur la valeur littéraire de cette entreprise. C'est dommage car il serait intéressant de savoir si le texte n'est qu'un support indispensable à un jeu scénique, ou s'il renferme en lui-même une valeur propre. Il est lui aussi de Per Buckhøj qui assume toute la mise en scène et mérite bien son nom de "directeur" du Jeu des Vikings de Frederikssund. Il y fut même, d'autres années, acteur.

Je ne sais comment les Danois peuvent juger ces jeux. Ils semblent "bon public" et rient aux passages nécessaires. Ils semblent aussi heureux de se détendre dans un cadre naturel et profitent à plein, pendant le spectacle, de la belle saison. On les sent heureux d'être assis dans l'herbe en famille et de reconnaître parmi les acteurs tel ou tel de leurs voisins.

Un "horzain" comme moi s'attache davantage aux détails de la mise en scène. Et les trouve excellents : les costumes sont aussi "vrais" que possible et ont été confectionnés par les gens de Frederikssund eux-mêmes. Les acteurs, si on peut appeler ainsi des gens qui vivent si naturellement leur histoire, sont au nombre d'environ 200 et toujours parfaitement à leur aise. Les divers éléments de décor (tables, sièges, huttes) sont très simples, primitifs même, mais donnent une impression de véracité parfaite.

La nature elle-même participe au spectacle et je ne pourrais jamais oublier qu'au soir de la première, une troupe de cygnes sauvages passa lentement au-dessus du Jeu des Vikings, au ras des sapins.

Ce n'était qu'une coïncidence mais elle indique combien les gens de Frederikssund, dirigés de main de maître par Per Buckhøj, ont su faire de leur histoire nationale une réalité vivante.

⊕ ROLF VILLAVANT ⊕



Fernand LEGER

Peintre Normand



Le peintre du gigantisme industriel, l'interprète authentique des temps modernes est mort cet été à Gif-sur-Yvette à l'âge de 74 ans.

Trois titres retiennent particulièrement notre attention à son sujet : D'une part, son origine normande, Fernand Léger était né le 4 février 1881 à Argentan (Orne).

D'autre part le fait qu'il ait été l'unique promoteur d'un art populaire d'avant-garde.

Ensuite et enfin son tempérament exceptionnel qui finit par le hisser bien au dessus du genre qu'il s'était choisi.

On pourrait même dire en quelque sorte que son art par la démesure de certaines de ses oeuvres respirait l'énorme vitalité de sa carrure d'Hercule normand.

Il y avait de la puissance en cet homme, c'est à n'en pas douter ce qui conféra la grandeur calme à son trait, la chaleur à son coloris, l'équilibre à ses compositions.

Et c'est sans doute aussi la véritable raison de l'incomparable valeur de sa production.

Car tout au long de sa carrière des toiles et des fresques jalonnent d'année en année l'évolution de sa "manière".

Celle-ci partit incontestablement de Cézanne s'affranchira très vite de l'impressionisme pour participer directement au cubisme de base, sans jamais toutefois devenir incohérente.

Mais c'est vraiment vers 1918 que Fernand LEGER devint lui-même en incorporant la machine et le prolétariat dans son univers pictural. C'est ainsi qu'il devint comme l'a dit son biographe et ami Douglas Cooper :

"Le premier témoin, en peinture, de notre civilisation industrielle".

Puis, comme insatisfait, il se consacre pendant quatre ans, à partir de 1920 au visage humain qu'il conçoit rayonnant de force et de santé. Puis de 1925 à 1927 à la période dite "architecturale" que Léger abandonnera bien vite pour inaugurer sa grande série dite des "Objets dans l'Espace".

De ses oeuvres démesurées, nous ne citerons que la fresque du Grand Palais (Paris), peinte en 1937 et intitulée "Le Transport des Forces" et aussi la grande mosaïque de la chapelle d'Assy, dite des "Litanies de la Vierge" qui décore la façade et mesure 7 mètres de haut sur 16 mètres de long !

Car cet homme, laïque entre tous, n'avait pas refusé son concours aux Dominicains, pour la réalisation de cette chapelle ultra-moderne dont nous savons qu'elle fut très injustement critiquée, de même que dans les vitraux qu'il exécuta pour l'église d'Audincourt il rejoignit par ses couleurs éblouissantes la luminosité mystique des artistes de la Renaissance.

Le cycle de son art était alors pratiquement accompli et ce grand artiste justement récompensé par la notoriété avait atteint les hauts sommets que lui permettait la fougue créatrice de son tempérament.

Nous sommes donc particulièrement fiers de rendre un juste hommage à ce peintre normand connu et apprécié du monde entier.

THORIT

LIVRES SCANDINAVES

Nous ne prétendons pas dans cette chronique rendre compte de tout ce qui paraît en traduction française. Nous nous efforçons seulement de tenir nos lecteurs au courant de quelques nouvelles littéraires. Connaissant l'intérêt qu'ils portent au monde nordique nous croyons, en ce faisant, rester fidèles au titre de cette revue.



MARTIN A. HANSEN EST MORT

Nous parlions dans notre dernier numéro de ce livre étrange et attachant, "Le menteur". Son auteur vient de mourir. C'était un homme jeune encore. Issu de famille paysanne il était un des plus prometteurs des jeunes écrivains danois. Espérons que certains de ses livres seront traduits en français. Par exemple cet essai sur la religion nordique primitive "Le Serpent et le Taureau" dont nous avons lu des passages passionnants...



HENRIK PONTOPPIDAN "LE VISITEUR ROYAL" (Albin-Michel)

Nous connaissions de cet auteur "Pierre Le Chanceux", roman autobiographique, assez obscur pour qui n'est pas au courant de la vie littéraire danoise à la fin du siècle dernier. Voici un recueil de nouvelles, un genre où excellent les écrivains nordiques (on connaît chez eux l'influence de notre Maupassant). Elles sont à la frontière du réalisme et du romantisme, entremêlant les deux genres et déroutent un peu le lecteur français. Une impression de grisaille s'en dégage, une pointe d'ennui même.



ISAK DINESEN "SEPT CONTES GOTHIQUES" (Stock)

Voici encore un recueil de nouvelles. Et voici encore un livre qui porte la marque du dépaysement, de l'étranger, voir même de l'étrange. L'auteur qui est une femme comme son nom ne l'indique pas, est dans la ligne des romantiques germaniques. Non pas des contes de fées mais des aventures de rêve. Nous sommes en plein fantastique. Nous croyons rêver... Est-ce pour cela qu'il nous arrive de nous endormir en lisant ce livre? Avouons ses qualités soporifiques mais reconnaissons à l'auteur une prodigieuse virtuosité à manier la réalité et le délire, dans un Danemark de songe!



VILHELM MOBERG "LA CONQUETE DU SOL" (Robert Laffont)

Nous avons laissé Karl-Oskar sur le bateau arrivant en Amérique. Voici la suite des "EMIGRANTS", la grande épopée écrite à la gloire de ce million de Suédois qui s'expatrièrent au siècle dernier. Ce livre est digne du précédent. On sent combien l'auteur, fils de paysan, est proche de ses personnages. Le récit de cette grande aventure - Changer de Patrie - est remarquablement conduit. Les espoirs et les souffrances des Emigrants deviennent les nôtres, leurs pauvres joies aussi dans leur rude premier hiver américain. Voilà un livre de pionnier, de "Viking" pourrait-on dire. Voici un livre jeune, sain, ne craignant ni la dureté, ni l'humour. Un roman d'aventures, certes. Mais quelle aventure : La Conquête d'un monde!



ARTHUR ADAMOV : "STRINDBERG" (L'Arche)

Une étude sur le plus grand dramaturge suédois par un auteur d'avant-garde. Une étude de l'homme par l'oeuvre. Fut-ce un saint ou un fou? Ce fut en tout cas un homme de théâtre extraordinaire...



LES NOMS DE PERSONNES SCANDINAVES EN NORMANDIE DE 911 à 1066

par J. ADIGARD des GAUTRIES.

L'ouvrage que Mr. Adigard des Gautries vient de publier à Lund est le fruit de plus d'un quart de siècle de patientes recherches, dont 18 années passées dans les pays scandinaves. C'est dire que les langues scandinaves et les archives normandes n'ont plus guère de secrets pour l'auteur qui allie dans ce travail la rigueur du linguiste à la précision de l'archiviste.

Après nous avoir donné un résumé chronologique des études consacrées à son sujet et décrit les péripéties de la querelle qui opposa les pro-danois et les pro-norvégiens, l'auteur aborde la question si délicate des noms scandinaves et des noms francs de forme voisine.

L'étude des formes anciennes permet dans un certain nombre de cas de trancher la question. Il subsiste néanmoins un certain nombre de cas douteux que les données linguistiques ne permettent pas de résoudre : dans chaque cas, Mr Adigard des Gautries donne ses conclusions appuyées sur la fréquence, la densité du nom, soit dans les zones riches en toponymes normanniques, - soit dans le Nord de la France.

Quant aux noms reconnus comme normanniques, leur fréquence relative dans chacun des pays scandinaves permet d'intéressantes vues sur la question de l'origine des Normands.

Tout en apportant une présomption supplémentaire en faveur de l'origine norvégienne de la famille ducale (cf. Gerloc fille de Rou), l'auteur conclut à la prépondérance de l'élément danois dans la colonisation de la Normandie par les Vikings ; il met en outre en évidence l'importance des éléments scandinaves établis en Grande-Bretagne (eux-mêmes en majorité d'origine danoise), fait qui n'avait encore pas été mis en lumière auparavant.

L'étude phonétique des noms normanniques (pp. 244-249) permettra de fructueuses recherches ultérieures dans le domaine de la dialectologie.

Enfin les deux répertoires et les trois index qui terminent cet ouvrage, en font un remarquable instrument de travail, facile à consulter.

En résumé, un ouvrage qui fera date dans les études normandes.




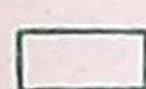
Geuffin du Mesnil Raoult

On peut se procurer ce livre (prix : 30 couronnes suédoises) chez

Mr VOISIN, Librairie "LA BOUTIQUE DES CARIERS"

8, Rue de la SORBONNE P A R I S 5e

Localisation des Noms de Personnes
normanniques
attestés de 911 à 1066

-  très nombreux
 nombreux
 dispersés
 absents



D'Brègue en Fossa...

ARTHUR MARYE Drôleries Normandes. Ozanne et Cie. Caen 1945. 10 ans de date, mais soumis seulement récemment à la critique de Viking. Madame Lucie Delarue-Mardrus avait envoyé une lettre-préface. L'auteur dit également en manière d'introduction "deux mots au lecteur", pour évoquer les Vikings (oui, avec un W.) et nous apprendre entre autres choses que c'est le français qui est du mauvais patois, et que Rabelais, Marot, Malherbe, Ronsard, Corneille et même Racine ont écrit, somme toute, en normand. C'est bien curieux. Monsieur Arthur Marye a, lui aussi, abondamment écrit en patois. Toujours des drôleries. Pourquoi pas ? Il y a un public pour cela, dans le Calvados surtout et plus particulièrement à Caen. Tout de même, le Père Lemaitre reste d'une taille au-dessus.

Notez que la langue de l'auteur n'est pas exécration. Le patois de contrebande n'y abonde pas. Mais enfin c'est de la littérature d'almanach. A côté d'historiettes de tradition connue à peu près valables on trouve le plus et le mieux de ces histoires facétieuses dites de "commis-voyageurs", révérence parler, usées pour avoir fait le tour de toutes les tables d'hôtes de l'Europe, de préférence assez salées et dans lesquelles tous les détails n'existent que pour amener le mot de la fin. Avec des éléments un peu semblables, François Enault a fait surgir une galerie de figures saisissantes et s'est affirmé un grand peintre de caractères villageois. Arthur Marye a fait des drôleries et ma foi si vous aimez ça.....

"Louis Brancourt"

L'oeuvre de Roger Bésus, Normand de naissance comme de résidence, est celle d'un homme profondément chrétien. Elle évoque, entre beaucoup d'autres, deux paroles du Christ : "Je suis venu apporter le feu sur la terre" et aussi "Il y a plusieurs demeures au royaume de mon Père".

"LOUIS BRANCOURT", histoire d'un laïc qui revêt la soutane sans recevoir les ordres, est une histoire étrange et violente. Nous sommes loin de la littérature dite "édifiante" et de ses mièvreries soporifiques. Ce roman est écrit avec du sang et frise le scandale. Celui que cet autre grand incendiaire de Bernanos nommait le "scandale de la vérité".

Et comment ne pas évoquer cette "autre demeure" au sein de la grande famille catholique qui sait souvent garder les différences nécessaires. Le Bayeusin Bésus est à l'opposé de son corréligionnaire le Bordelais Mauriac.

Mais nos lecteurs auraient tort d'enfermer Roger Bésus dans le seul cadre confessionnel. Non que l'idée de Dieu soit chez lui accessoire. Mais elle est toujours liée à une prédication, à une volonté de convaincre — ou au moins de toucher. Et cela nous intéresse tous, croyants ou incroyants. Roger Bésus n'est pas sans évoquer les grands Scandinaves (que l'on ne croit pas à une manie chez nous mais il faut bien avouer ces rapprochements troublants...).

Il y a chez notre romancier une démesure, une soif d'absolu, un mélange du sacré et de l'ignoble, une véhémence prophétique qui appartiennent en propre aux hommes du Nord. Les pays de sagesse sont aussi des terres de démesure, quoi qu'on en dise.

Ce présent roman a pour cadre la banlieue de Rouen. Ce n'est plus la Normandie traditionnelle des pommiers et des herbages. C'est une autre Normandie d'usines, et de fumées, de misère et de faim. Roger Bésus s'est pris d'une grande tendresse pour cette poignée de chrétiens et d'anarchistes qui luttent à contre-courant pour l'honneur de la condition prolétarienne.

Je ne sais si ce livre aura la bénédiction des autorités syndicales ou ecclésiastiques. Je ne sais s'il parviendra à rompre la campagne de silence de tous ceux qu'il malmène, prêtres sans soutane, ou ouvriers sans conscience. Je ne sais s'il sera accepté comme "normand" par ceux qui ramènent la littérature régionaliste à quelque cliché sclérosé. Mais ce que je sais c'est que "Louis Brancourt" est un grand roman. C'est une oeuvre puissante et où nous pouvons tous trouver un enrichissement. Et lequel d'entre nous autres, militants normands qui ramons contre tous les courants, ne pourrait méditer sur cette phrase : "Toute route qui monte mène à Dieu" ?



JEAN HUBERDIÈRE

"Ma grand-mère paysanne"

Etre un journaliste appelé par devoir à suivre l'actualité, et par spécialité à encourager les hommes de la terre à moderniser leurs méthodes de travail et de vie. Mais au fond de soi être resté proche de son enfance plein de souvenir de ce qui semble, et qui est, peut-être, l'époque la plus douce de la vie, et nostalgique de ce qui faisait sa douceur, son charme, dans l'accomplissement des choses les plus simples les plus humbles. Tel est Jean Le Povremoyne, dont le nom est familier à tous les Normands, aussi bien par ses chroniques agricoles que par ses romans et ses contes.

Des nouveaux viennent de sortir, sous le titre "Contes de ma Grand-Mère Paysanne".

Ce sont des souvenirs d'enfance, dont le ton en montre toute la vérité. De telles choses ne s'inventent pas. Et l'on raconte mieux lorsqu'on laisse parler son coeur. Celui de Jean Le Povremoyne est débordant de souvenir et de tendresse pour sa grand-mère.

Il est bien difficile de parler d'un tel ouvrage. Ceux qui n'ont ni respect, ni amour, ni compréhension du passé le refermeront vite. Les autres, et nous pensons que tous les Normands sont ces autres, les liront avec tristesse, avec nostalgie aussi, car l'auteur sait faire passer son émotion propre et vous la transmet.

"Grand-mère, où es-tu ? Prends-moi par la main, et descendons la vieille côte de mon passé d'enfant, la vieille côte de ton amour et de ta vigilante attention".

Fort joliment illustré par J.P. Gram, ce livre est édité avec goût par les éditions des Provinces Françaises.

J.J. DELTIN

"Trois belles petites garces"

Le "prière d'insérer" nous avertit : Richard PRENTOUT est ancien député et médecin normand. Son roman débute, ainsi qu'il l'écrit "à la mine de fer de Benin, en plein coeur de la Normandie"... Le roman est édité, lui, en Avignon, aux Presses Universelles. Est-ce pour autant un roman régionaliste ? Ou un livre dont la qualité honore la province qui l'a un peu inspiré ? Ni l'un, ni l'autre, cela débute en roman "social" et tourne assez vite à une étude bien particulière : celle de la méthode utilisée par les trois filles d'un ouvrier mineur normand pour "arriver" dans la vie. Vous vous doutez un peu en quoi consiste la méthode ? Les variantes dans son emploi et les qualités sociales des partenaires donnent à l'ensemble un petit air de peinture de moeurs. La critique de la société contemporaine est toujours assez facile et ne suffit pas à faire un bon livre. Celui-ci est-il mauvais ? Pas absolument mais il n'est pas bon non plus. Il se lit en chemin de fer. Peut-on même en dire autant de tout ce qui paraît aujourd'hui...

ERLING LEDANOIL

Dans nos pays normands

Claude-Paul COUTURE : "Carnets de Route"

Notre ami Claude-Paul Couture a publié aux Editions du Regain à Monte-Carlo, sous le titre de "Carnets de Route" des poèmes et chants pour la route et le camp. Bien dans la tradition des campeurs, ils disent la joie des choses simples et belles que connaissent tous ceux qui ont voyagé le sac au dos. Et comment ne pas souscrire au dernier vers :

"Aime la Route, ami, comme je l'ai aimée ! " ?

Madame Simone RENAUD : "Les pommiers ont refleuri"

Deux parties dans ce petit livre de vers. Une première "Poèmes héroïques", est elle-même composée de poèmes où le Débarquement de Juin 44 est célébré, et chaque poème est traduit en anglais.

La seconde, plus intime, chante "la terre et le foyer". Madame Simone Renaud y est plus à son aise.

Les vers sont simples, sans apprêt, le rythme inégal. Mais l'amour est là, coloriant toutes choses.

(en vente chez l'auteur, à Sainte-Mère-Eglise (Manche), 400 francs).

P.Louis RIVIERE : "Poètes normands"

Ce petit livre a paru en 1947, chez Ozanne, nous ne l'avons reçu que récemment en Service de Presse. Et il n'est pas trop tard pour en parler. C'est une présentation de quelques uns de nos poètes. Un commentaire alerte, de nombreuses citations. C'est un beau voyage à travers la littérature normande depuis Olivier Basselin, le créateur des Vaux de Vire à la "Muse normande" Lucie-Delarue Mardrus. Ce sont les poètes normands d'hier et de toujours...

Alexandre ANDRE : "Geule de raie"

Ce livre et le suivant ont paru aux Editions du Dauphin; 43 rue la Tombe-Issoire, Paris XIV°. L'action se passe dans un de nos ports, pêche en Haute-Normandie. C'est un récit rude, noyé de pluie et de brutalité, écrit par un homme qui connaît bien la vie des marins pour l'avoir longtemps partagée. La partie documentaire est meilleure que la partie proprement romanesque et sentimentale.

Alexandre ANDRE : "Fille de ferme, fille d'amour"

Du même auteur l'histoire d'une servante normande. Après le port de pêche, le village. Même mélange de réalisme et de sentimentalité. Une assez bonne description du milieu social mais la partie romanesque est plus faible et cette pauvre Pulchérie ne nous touche guère.

Numéro spécial de PAS A PAS "Caen et sa région"

A l'occasion d'un Congrès des Maisons de Jeunes, leur revue a édité un numéro spécial sur la région caennaise. De bons articles archéologiques et historiques, le nouveau Caen et son Université, des itinéraires touristiques... Un bon panorama largement illustré.

René HERVAL : "Falaise"

Nous avons reçu le prière d'insérer du nouveau livre du président de nos écrivains normands, consacré cette fois à Falaise. Aux éditions Hainé et de la Vicomté à Rouen. C'est une réédition mais remaniée... depuis la guerre.

Le Mont-Saint-Michel

Coutances

par
A.P.

Avranches

Notre région peut se considérer comme comblée d'avoir un artiste tel qu'André GARDIN. A une époque où le guide, qu'il soit banal ou somptueusement illustré, vulgarise les plus intimes beautés des pays, un homme de chez nous a pris la plume et le crayon et, sans esprit commercial, pour le seul amour de son travail et de ce qu'il représentait, nous restitue ces trois cités de notre patrimoine normand le plus cher.

Ces ouvrages ne sont pas des histoires illustrées d'une ville, mais leur présentation par quelqu'un qui les connaît et les aime.

Par le texte et la lithographie, André Gardin nous montre, nous explique nous fait vivre la ville qu'il a choisie.

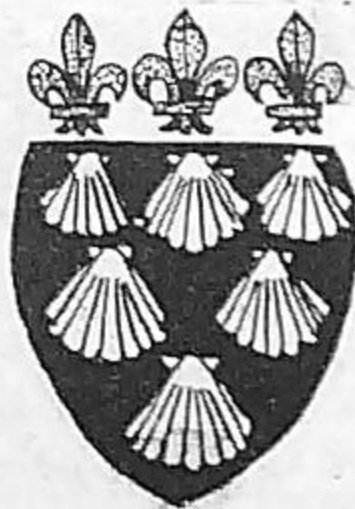
Si l'on prend le Mont-Saint-Michel, on voit que son érudition est aussi sûre que nullement aride, et que son talent de présentation est certain. Nous avons lu beaucoup de ce qui a été publié sur notre Haut-Lieu, que ce soit études archéologiques ou historiques comme celles de La Varenne ou de Herval. Le texte d'André Gardin a son originalité dans la présentation, son assurance et son intérêt.

D'Avranches ou de Coutances, la réussite est égale, quoique plus lyrique dans ce dernier cas - mais Coutances ne le justifie-t-il pas ? - et nous connaissons parfaitement ces villes en fermant le livre.

Mais que dire des illustrations ?

Personnellement, je préfère ces lithos à n'importe quelles photos. Grâce à la personnalité de l'auteur, non seulement des coins, des angles sont, avec bonheur, restitués, mais les grands ensembles eux-mêmes sont rendus présents, plus vivants que sur une photo. Et je pense à telle présentation d'Avranches, supérieure à tout.

Enfin, et cela compte pour le plaisir, les ouvrages sont bien édités. Le dernier ("Coutances") par BELLEE, rue Tancrede à Coutances.



* ←←←←← L'ISLANDAIS HALDOR LAXNESS, PRIX NOBEL 1955 →→→→→ *

Nous apprenons au moment d'imprimer ce numéro que le romancier islandais Haldor Laxness a obtenu le Prix Nobel. Lui aussi de famille paysanne c'est un écrivain social, et même socialiste. Son livre "Hommes Libres" est consacré à la défense des petits paysans. "Le Livre du Peuple" est une sorte d'évangile prolétarien. Son roman traduit en français "SALKA VALKA" est assez connu. Les Suédois en ont tiré un film. Tout progressiste qu'il soit Laxness a toujours lutté pour que l'Islande reprenne conscience de ses traditions nationales. pour lui ces deux attitudes ne s'opposent pas. Elles se complètent. "Tradition et Progrès" n'est-ce pas là l'idéal du Nord, et n'est-ce pas aussi celui de la jeune Normandie ?

nos auteurs dialectaux JEAN TOLVAST

Il s'appelait TOULLEC et, tout de même, ça faisait un peu.....un peu d'à côté pour un patoisant Normand. Ses premières chroniques vers 1898 étaient signées de son nom, parfois aussi Le Tourgneux, plus souvent Jean TOLVAST qui finalement prévalut et c'est très bien ainsi, car les -Vast, ça tient en quelques lieues carrées de territoire dans le Sud-Est de Cherbourg et Jean Tolvast c'est le prosateur Cherbourgeois comme Rossel est le poète Cherbourgeois.

Pour l'amateur éclairé de nos jours l'Oeuvre de Jean Tolvast c'est essentiellement deux séries de Chroniques Normandes. La première parue à Cherbourg en 1934 (G.Ponsot, éditeur) en une typographie un peu rudimentaire, nantie d'un avant propos de l'archiviste Paul Lecacheux et ornée de clichés empruntés aux vieux Bouais-Jan. La deuxième, à peine plus soignée, publiée à l'intention des prisonniers en 1941, par l'Abbé Cadel, aux éditions Notre Dame, Coutances et Defontaine, Rouen, avec des illustrations de Rocher de Gérigné. Ces deux volumes contenant également des notes de vocabulaire normand-français. Mais il faut bien avouer que ces deux recueils n'ont réuni qu'une très petite partie des chroniques de Jean Tolvast parues pratiquement chaque semaine entre 1898 et 1940 dans le journal de Valognes d'abord, puis dans diverses revues et finalement avec beaucoup de fidélité de 1925 à 1940 dans le Petit Normand de Cherbourg, dont malheureusement l'audience était assez réduite.

Au fond, Jean Tolvast a peut-être écrit près de deux mille pages de textes patois. Et cependant il est assez mal connu et risque quelques années après sa mort, un oubli parfaitement injuste.

La cause en est le genre même auquel Tolvast s'était consacré. La chronique dialectale est une formule chère aux éditeurs de nos gazettes locales. Pour peu que le chroniqueur ait du talent sa collaboration régulière fixe un courant de lecteurs qui retrouvent avec joie chaque semaine le style du chroniqueur et les personnages créés par lui : Thanase Pêqueu dans le journal de Rouen ou D'siré Laperque ou encore Mélie sous la plume de Jean Tolvast. En outre, les lecteurs aiment relire dans leur langue les considérations humoristiques ou attendries qui sont les leurs. Le risque du genre c'est le caractère trop actuel de ces récits et l'émièttement de l'effort. On hésite, quelque envie qu'on en ait, à rassembler en volume ces "disjecta membra" pourtant si riches de contenu.

L'affabulation et le fil conducteur des Chroniques de Tolvast est faible. Les personnages restent épisodiques et on serait en peine de résumer les histoires de D'siré Laperque contrairement à celles de Thanase Pêqueu déjà cité ou de Bram Bilot à Jersey. Le double mérite de Jean Tolvast c'est la qualité de sa langue et sa puissance d'évocation de la vie traditionnelle des campagnes cotentinaises.

On m'a rapporté que Jean Tolvast notait, notait sans cesse et fichait les mots les plus frappants qu'il entendait pour les enchâsser ensuite dans sa prose. Cela ne me gêne en aucune façon. Il vaut mieux écrire une langue un peu fabriquée que débraillée. Il est certain que la prose de Jean Tolvast est enrichie de quelques archaïsmes et que son style est très travaillé, très soigné. Il s'est même efforcé de maintenir une orthographe cohérente ce qui était méritoire. Son vocabulaire est extrêmement étendu et visiblement il a parfois voulu en faire étalage. Certaines chroniques sont en fait des morceaux de bravoure, un prétexte à fournir en deux colonnes de revue la quasi-totalité des noms d'oiseaux ou de plantes ou de jeux d'enfants qu'il était possible de rassembler dans un rayon de cinq lieues autour de Cherbourg. On permettra au philologue de se réjouir de cette manie qui permet de retrouver avec un peu de recherche des termes ignorés même des meilleurs lexiques et que les jeunes générations hélas ! ne savent plus à notre époque où le sens du concret se perd chaque jour davantage. Il n'y a d'ailleurs rien de gourmé dans ces exposés de vocabulaire. L'amour que nourrissait Tolvast à l'égard de sa langue lui faisait trouver la gentillesse et la grâce nécessaires pour faire montre de savoir dans le cadre de ses souvenirs d'enfance.

Car le vocabulaire n'est jamais là entièrement pour lui-même. L'intelligente sympathie de notre auteur pour les choses d'autrefois lui a inspiré des accents touchants dans la peinture de cette vie des hameaux et des fermes isolés du Haut Cotentin. Comme il est facile de revivre "entre le preinssous et la graunche à orge" en lisant Jean Tolvast ; comme on se retrouve bien, avec une certaine mélancolie, pilacraunt dans la vatre des petits chemins sous un ciel brumeux à l'arrière saison ou plus tard dans les ténèbres des nuits de varouage, hantées par les goublins. Il y a peu d'été dans l'oeuvre de Jean Tolvast. Il fait toujours un peu froid et il est le peintre des heures mélancoliques à façade de jou quand les vieux qui tisonnent l'âtre obscurci pensent aux jours passés et aux morts du cimetière.

Fourtant à côté, il y a l'humour qui exploite les historiettes traditionnelles et les bonnes plaisanteries familiales avec une bonhomie une placidité bien de chez nous, la placidité de gens qui riochinent bien plus qu'ils ne rient parce qu'au fond, sans l'avouer jamais, et peut-être sans le savoir, ils sont terriblement sentimentaux.

Tout cela est simple, trop simple peut-être. Et c'est sans doute parce qu'il a été la projection la plus naturelle, la plus honnête dans la littérature des mots et des choses de notre pays que Jean Tolvast est si peu connu, lui qui est en fait le prosateur le plus solide ayant jamais confié au papier le langage du Cotentin.

FERNAND LECHANTEUR



MEN COTENTIN

où quoeu d'la mé

Allegro e marcato

Musique Danoise de P. Heise.

Sa - lut ! oh vuûl' terr' de tcheu nous, coum quoeu-rae où

p
quoeu d'la mé ! Et brœe l'é - quum' des raz gein - gnoux

qui s'af - follit où haôt d'hivé ! Cric la - maôve en - chor - che - lae

cresc. *ff*
Jos taunt d'a - veu les maes ! Viv' men Co - ten - tin !

MEN COTENTIN

où quoeu d'la mé

Salut ! oh, vuûl' terr' dé tcheu nous,
Coum querrae où quoeu d'la mé !
Et broe l'équum' des raz geingnoux
Qui s'affoll'nt où haôt d'l'hivé !
Crie la maôve enchorchelaë
Jostaunt d'aveu les nuaes !
Viv' men Cotentin !

Terran sauns brin d'arrir'terran,
Iao coum vent, tout vît d'la mé.
Es cllôsaes d'léguum'z ou d'fourment
Coum où beire amertumé,
Lus faut l'goûtu, faut l'salin
Qui r'ninf' boun ou matin.
Viv' men Cotentin !

Sauns 'ch'té né là no s'éguerrait !
Quaund sounn' le rot, ch'est chen'chin;
Quaund i ppleur' l'enret, ch'est aot' cé
Entendouz ellai les Goujins ?
Entendouz Sciotos, Landmé ?
Ch'est singn' d'iao ou byin d'sé !
Viv' men Cotentin !

Men Cotentin, où quoeu d'la mé,
Ch'est la mé qui t'fait inta...
Çar i s'en vînt'nt byin par la mé
Y'a des chents et chents d'annaes
Les firs drakkars dé nous grands.
Viv' don l'pays normaund !
Viv' men Cotentin !

costi, capel

Sur l'air de "Jylland mellem tvende Have".



L'HUS BÂYI

Poèmes rustiques

DEUXIÈME PARTIE

On aime ou on n'aime pas : et si l'on aime, on est beaucoup moins obligé de donner ses raisons que dans le cas contraire. Si bien que ce « propos » que j'ai offert à celui qui veut n'être, révérence parler, qu'un Paysan du Lieuvin, cherchera bien moins à justifier le plaisir éprouvé qu'à l'exprimer.

Il n'y a pas si longtemps que je connais l'auteur, en chair et en os — en os surtout, dur et sec comme je l'imaginai. Il a naguère publié aux Etudes Normandes ce *MEI-J'VO-L'DIS* que j'aurais inspiré ou du moins suscité. Ces rimes nouvelles, il les a nanties d'un avant-propos où il exprime ces opinions philologiques, dont je m'empresse de dire que je n'en partage pas une sur dix, et dont la plupart même me révoltent profondément. C'est peut-être au fond cette différence dans nos jugements linguistiques qui nous fait sympathiser. Ce qui est certain, c'est que le cuistre qui est en moi (et il faut bien qu'il y ait des cuistres) se laisse endormir par le poète. Et pour laisser immédiatement, au seuil de ces pages, mes opinions philologiques au vestiaire, je dirai tout de suite que je ne suis pas très sûr que le langage employé par le poète corresponde très exactement à celui de *Thiberville*, qu'évoque la tendresse de son souvenir. En l'occasion ça n'a aucune espèce d'importance.

Ce qui a par contre, à mes yeux, beaucoup d'importance c'est la secousse que je ressentis il y a une dizaine d'années bientôt. Je me suis, hélas !, donné la tâche de lire par devoir ce qui se publie en langage normand. Bien de la peine et guère de laine, comme disait celui qui « touzait » son cochon. C'est, je crois bien, le cher Georges Laisney qui me signala que le sage du Lieuvin avait aussi écrit en patois, beaucoup d'années auparavant. Je demandai un exemplaire. On me l'envoya, et Dieu veuille que je n'égare jamais ce précieux livret sur papier à chandelles ! La Fontaine découvrant le prophète Baruch n'a certainement pas plus importuné ses amis que je ne l'ai fait en leur disant à tout propos et même hors de propos ce que je pensais de notre homme.

Croyez-moi, les authentiques écrivains ne sont pas plus abondants en Normand qu'en Français, et j'ajoute que nous autres Cotentinois, en possession d'un fort et noble idiome qui nous a fourni d'excellents patoisants, nous sommes assez difficiles. Mais la littérature patoisante n'est tout de même pas si riche que nous puissions nous payer le luxe de laisser dans l'oubli un poète sincère, un cœur fidèle et un noble artiste.

Vous laissez entendre mon cher ami, que j'ai préféré *L'HUS* au *MEI-J'VO-L'DIS* et que je pourrais bien encore préférer *L'HUS BAYEI* première façon à *L'HUS BAYI* deuxième manière. Et quand cela serait ! Cela prouverait simplement que je me suis tellement imprégné de l'œuvre dans sa forme primitive que je suis un peu désemparé devant la nouvelle version, tel celui qui revient dans une maison rénoverée où son œil routinier ne retrouve plus en place les chers objets des autrefois.

Cela non plus n'a pas tellement d'importance, surtout pour les autres, qui peuvent se laisser aller tout uniment à leur émoi devant cette suite en humble parler. Humble, oui, selon les classements sociaux du langage, mais pas plus ; car, nous autres Normands, nous ne sommes en aucune façon les enfants d'une terre d'humilité. Et quand l'un des nôtres s'humilie, il le fait avec un tel orgueil que les spectateurs étrangers en sont quasi consternés.

Cette espèce de confession lancinante, hautaine, noble et dure de la première version que l'actuelle disposition répartit entre quelques personnages schématiques et symboliques comme ceux qui ornent les portails des cathédrales, elle est bien normande, bien plus normande sans doute que ne l'admettrait l'auteur. Tel s'affirme qui se renie : et les choix successifs que nous faisons (sans en être libres d'ailleurs) au cours d'une existence, ne changent en rien notre nature profonde. Ce paysan du Lieuvin a pu commencer par des poèmes d'un normannisme très exalté et finir son œuvre en polissant des petits poèmes à forme fixe dans le goût le plus français et le plus sceptique, il n'en est pas moins normand, et normand plus que tout. Or je connais depuis trop longtemps ces caractères de chez nous, dont on dit qu'ils sont hauts comme le Temps, et qui peuvent se regarder souffrir avec cette étrange dureté et cette soif d'absolu qui leur tient lieu de contrition, pour ne pas être fasciné par cette sorte de soliloque dramatique qu'est *L'HUS BAYI*. Le thème central, qui est la solitude des vieux et la douce amertume de leurs pensées, quand ayant tout donné ils sont trop heureux de pouvoir encore souffrir, s'inscrit dans le cadre étroit d'une condition sans espoir, à l'intérieur d'un univers de quatre lieues de large. Mais pourquoi essayer de résumer ce qui s'exprime de façon aussi simple, dans un ton de sincérité aussi dépouillée, et avec une pareille densité humaine ?

Il y a chez les paysans une sagesse et un stoïcisme qui ne survit pas dans les villes. Heureux ceux qui, comme notre auteur, peuvent conserver cette sagesse et cette retenue dans l'expression. C'est cette retenue qui confère au style de *L'HUS BAYI* ce caractère très classique et quasi proverbial. Pour de tels êtres, l'expression des sentiments individuels n'a de valeur que si ceux-ci ont été confrontés avec les conditions extérieures qui permettent de leur donner une portée générale. D'où l'allure proverbiale. Tant du *MEI-J'VO-L'DIS* que des deux versions de *L'HUS*, c'est par douzaines qu'on pourrait détacher des sentences admirablement frappées et condensées. Des vers à apprendre par cœur, et à citer sans même se rendre compte que l'on cite. Et c'est justement parce qu'il faudrait tout citer que je ne citerai rien du tout et que je ne tarderai pas davantage à vous mettre en contact avec cette œuvre pure et saine, accessible à tous, paysanne sans paysannerie, tout profondément humaine.

Dirai-je, pour être en paix avec ma conscience de régent, que dans ses lignes générales, l'orthographe de l'auteur est en conformité avec les principes très simples que je préconise depuis plusieurs années ? Pour le détail, on pourrait discuter, mais je m'en garderai bien. Il serait malséant de demander davantage à un homme qui nous a suffisamment donné, et si vraiment j'ai pu provoquer par mon admiration la résurgence d'une source aussi pure de poésie patoise, en remerciant le poète, je me félicite sans vergogne.

Fernand LECHANTEUR.

L'ENFANTOMÉE

Quant' vos bonn'gens sront mins sous terre,
Si vo vlez pas les veir rvenir,
Vous fair' souffrir trent'-sis minsères,
N'leus promettez ren sans l' tenir.

Seyez-en sûrs comm' que j' vous caôse ;
J'en tremb' co, chinquante ans après.
J'en seus pas mort', mais j' fus eun' pose
Que l' monde, entour, m'en crut ben près.

Yavait chinq-sis mois qu'ma pauv' mère
S'tenait tranquill' dans sen cercueu,
Et qué j' la croyais au o'mitière
Hureus' ben pus qu'au coin d' sen feu,

Qu'eun coup, sus l' mitan d'ma nieuté,
Eun' feis passé l' prumier sommei,
J'la vis-t-i point toute rboutée
S'planter comm' ça dedbout dvant mei !

Tout' dépeingnie et tout' grichue,
Ls yux chergés d'eun mauvais déhait.
Olle avait l'air d'eune âm' déchue,
Et j'vis à sa goul' qu'o m' caôsait.

J'la rgâdais pou tâquir d' l'entendre,
E dviner c' qu'o pouvait m' vouleir.
A forc' d' essayir d' la comprendre,
J'en avais l' cueur tout écartlé.

Et chaqu'nieut, à sn heu, c't'âme en peine.
S'en rvenait, battant la parei,
Et s' trainnant tout l' long d' ma courteine,
Qu'yavait ben d' quei vos évareir.

Et mei, vnu l' jou, j'tais plein' d' absences,
J'languissais, j' mangeais qu' par effort.
No m' disait : ça t' vieint d' queuqu' vengeance
Ou d' ta défunte, ou d'eun jteus d' sort.

Si ta mèt' te rvient contrariée,
C'est qu'tu li deus d' quei qu't'as pas rtint.
Et tout d'eun coup i m'a rssouvint
D'eun' mission qu'o m' avait confiée.

J'me dis : vla l' pourquoi. Va, manman,
Si j'ai oblié ta preière,
La nieut qui vieint sra la dernière,
Que j'te lssrai mucrir dans l' tourment.

J'y vas dmain : ta tâche, j' l' asseume.
Ya sis lieû d'rout' de dla Bernay :
J' les fis à pied eun matin d' breume,
Sans m'ralentir ni me rtourner.

Sans m'tabler pou la vivature,
La tête à c' que j' avais promis,
J'entris tout d' sieute à la Couture,
J'ajtis eun cierge et j' l' alleumis.

Dvant l'autel à la Notrédamme,
Pendant qu'à sa dreite i brûlait,
A tout l' ciel je rcommandis s'n âme,
En tournant les grains d'men chaplet.

J'me dis : ma fill', t'es dégagée.
Ptét' qu'o t' lairra en rpos asteu.
Et j' m' en rvins cheus nous soulagée
D'aveir rempli sen sacré voeu.

Dpis j'ai rpensé à ma pauv' mère
Ben souvent entre mes lincetus.
Mais faut creir' que j'l'ai sorti d' deû,
Car j'ai pus janmais rvu sa bière.

EL MA D' ET' SEUS

Abriez-mei ben quant i tonne,
Sous vot' aile, ls ange'au bon dieu :
N'ya que cte plach'-là qui m'seit bonne.
Je n' seus ni orphélin, ni veu,
Ni dsamitié, mais j'ai personne.

Ma femme est eun' bonn' criature.
D'aveuque elle, ej vis sans arias.
L'fond d' sa tête est comm' sa dvanture :
Ma soupe est caude à l'heur' des rpas,
Et men lit est fait quant' j'y vas.

O n'est point mollasse à l' ouvrage.
O n'garde point pou le ptit jour
Sen brin d' vaisselle et d' écurage.
Mém' que quant j' seus en pein' d' amour,
Faut que j' la hûque, et qu' ça m' outrage.

C'est pas qu'o n' m' en donn' point à rgoime,
D'ses bras, d'ses reins, de sn interdit.
Quant j' seus tout lait, olle est tout' seime.
Mais la bsongn' li fait point crédit :
Faut tout sey' fait prumier qu'no s'ainme.

Mei, quant' j'ai queuqu' chos' qui m' tourmente,
Qu'j'ai l' cueur rabûqui par en-ddans,
Ya pas moyen qu' ma langu' s'en dmente.
J'peux gueuler por eun' mauvais' dent
Que j' seus bloqui sus l' sentiment.

Qui que j' frais ben pou qu'o s'affecte ?
O n'a point souffert. Je n' veis ren
Qu'du plaisi dans ss yus quant' no s' becte.
Qu'o m' donne sa chai tant qu'j'en ai faim,
Ça n' m' encourag' point quant ej hecte.

Dmain ! c'que no fra dmain : vla sn antienne.
Et ct'aut'feis, qu'ya qu'mei qui l'vêquit,
Ça l'y plait pas qué j' m' en rssouvienne.
Dpis l' temps qu'c'est mort et desséqui,
Ça s'peut pas qu' ça m'fass' trébuquir !

J'srais-t-i miux rçu d' ave ma mère ?
C'est eun' bonne âm' qui va tout dreit,
Sans qui ni qu'est-che à vâ sn affaire.
O n' s'élug' point quant o m' veit hère
Pou les rieur' d'eun cueur qu'a pris freid.

Les frêreux, c'est ren qu' pou la liche
Qu'i sont cousins, et pou l'ergent.
I n'te rgâd' point si t'as qu'ta miche,
Et si tu geins i font la griche :
No rpassra quant' t'iras miûx, Jean !

Et ls amins, au lieu qu'ça vous rmonte,
Ça vous toise ave d'gros yus d' boeu
Qué ren qu'pour sei nos airait honte
D'leu dir' la motié d' sen malheu.
Dans men débau, j'ai fait men compte :
A part els saints ang' au bon dieu,
Je m' sens tout seu, tout seu, tout seu.

L' CUEUR MANNEI

Ya tant d' broillard sus mn âme, ennieu,
Qu'jé m'sens, sans bride et sans tétière,
Eun jvâ perdu dans la môllière,
Qui veit sus li brunchir la nieut.

I m' pass' dans ls os eun' freid d' malheu ;
Peursonn' n'a d' feurr' pou ma litière ;
L' ciel est bouchi, l' mond' sans leumière,
N'ya qu'en mei qu' peut rssourdre eun sauveu.

Et vla qu'me rvieint eun' longu' souvnance,
Je recommence à viv'e mn effance,
I roussill' sus men cueur mannei ;

I me rmonte eun' sei(f) qui m' raguche
Et mollit men mal incarnei.
J' fais eun nic de mn âtre, et j' m'y muche.

CARIMARAS

C'est mei, la vieuill' Carimaras,
La pus maudite et la milleure.
Si vo vnez à bout de ms étrats,
Por entrer cheus mei, n'ya point d'heure.
Qui qu'a eun cueur qui sonne l' cās
Peut m' tenir compagnie à dmeure,
S'cuire à men feu, mouler men feurre
Et s'en rtourner bon vent bon pas :
Sorti d' mes mains corps ne s' décueure,
Pot rattaqui s'récoimelle pas.

Ya pus qu'mei au mond' de cte terre.
Terre à caillou, rcuite à l'enfei.
Mes j'teus d' sort, je ls ai prins sus l' fait,
J'ai battu l' diable, et j' seus sorcière.
Qui qu'à demain, qui qu'a déhait,
J'peus li rmachonner l' caractère.
Tei qu'as eun' min' dé lait trutei,
Tei qu'es dément, qu'es crin, qu'es hère,
Viens m'embranchir, dis-mei : ma mère :
J'te rfrai eun' tête, eun' tête à tei.

LA COMPLAINTÉ DU POUCHIN SANS PERE

Ren qu'à m'veir vnir, moman, tu dveines.
T'os mes douleus ,mes gros chegrins.
Si j'te conte eun couplet d' mes peines,
T'en chantuse avant mei les rfrains.
C'est-i qu'en s' apprèchant, nos veines
Vont rmêler leus feux souterrains ?

D'avé de ptits mots d' nourrissonne,
Qui salt c' qui faut à sen trésor,
Tu m'appâtell', tu m' embibronne,
Tu m'berch', tu m'borde, tu m'endors.
Auprès d' tei, j' ai pus bsoin d' personne,
Tu m' défens d' tous ceuz' qui sont dhors.

Si dans ms yus i t'semb' veir queuq' lerne,
T'as eun bon rgârd pou ls essuyir,
D'avé ds ergûments d' mèt' genderme,
Qui n' veut point lsser ss effants faillir.
Et ds oisias, comm' sous l' coup d'eun cherme,
Se rmett', sus l' faite, à gazouillir.

Quant' tes jveux blancs mé rgâde en fache,
I passe en mei d' quei d' apaisant.
Pou l' mâ qu'no veut qué l' bon gieu m' fache,
L'malin n' trouve pus d' esprit-faisant ;
Tout mn embrojamini s' effache
Et je rtourne à ma bsongne en b'sant.

Si parfois, du ch'nas d' ta mémoire
Rssort queuqu' écherpillant souv'nir.
Pus plein d' poussier qu'eun dssus d' ormoire,
Ou core humide, à pein' bēni,
Qui qu't'en fais ? Eun' superbe histoire.
Qu'no rêv' d' ét' fort, pour y rvenir.

D'eun' complainte où qu' la not' s'ermâche,
Thomas Elye ou Jûf-Errant,
Tu fais eun coup d'nerf pou la tâche
Qu'no n'en peut mais, sus l' asseirant.
C'est comme eun' campunell' qui s' fâche
Quand l' processionneus fait l' mourant.

Et quand j' seus perdu, qué j' délire,
La têt' tournée et l' cueur qui m' bat,
Ren qu' d' écouter comm' tu respire,
Pas pu émû qu'eun viûx soldat,
J' me dis qu' faut ça, pou ben s' conduire
Et n' pas trébûquir sus sn étrat.

Quand j' creis que j' vas ben mner mn affaire,
I vieint des gens m' barrer les qu'mins.
L'temps s'en mêle, et tout ; j' m' encolère.
J'me sens bouillir l' sang dans les poings.
Tei, tu mets ten deigt sus ma manche,
Et tu m' dis : « fillot, ya pas d' saints
Aut' part qu'à la meisse, l' dinmanche.
Rgâde l' monde, i n'en va pas moins.
Veille à tn otil, tieins-en ben l' menche,
Adreit d' esprit et croch' des mains. »

T'as la raison, t'es la sagesse.
J'm' étonn' pus brin, à t' veir comm' ça,
Qp't' ey' cheus nous été la maitresse,
Du temps qu' vivait men bon-papa.
Vo n' faisiez qu'eun ben ptit attlage,
Quérette à quien pus qu'à bourri.
N'en faut pas moins d' pain dans l' ménage,
Et j'tions tros, quat', chinq, à nourrir.
Et les grêlons, les temps d'orage !
Et les migauts, qu'ont plein d' pourri !

L'bonhomme était point toujours cmmode
(Nos en caôs' posément asteu) ;
Yavait des smaine' et des périodes,
Qu'i n' rapportait qu' broustill' au feu.
Mais s'i prenneit par trop de rlâche,
Et perdait au café trop d' sous,
Tu n'en mnais qu'pus serré ta tâche,
Sus l' pridieu t'usais point tes jnous.
Pou la pli, tu trouvais eun' bâche,
Et du fi, pou joindr' les deux bouts.

Ma grand', ma vieuill', mn herbe souveraine !
Comme j' m' efforche à te rssembler,
Pou n' point mêler l' feurre et la laine,
Et filer ma qu'nouill' sans trembler !

Quant j' te verrai pus qu'dans mn idée,
Y rdeschendas-tu d' par-lâbas,
Alleumer eun' calibaudée
Qui rmett' du feu dans men cueur las ?

J'srai tout seû pou tâter ma sante
Et fair' front aux enquéraudeus
Qui profitront qu'tu sras absente
Pou tâchir d' m' avoir pa la peû...

T'es là. Dvant tei, j' fais pas d' mystère.
T'es mn ang' conseillers, mn avocat.
Mn éteîl' magique ès qu'mins d' la terre,
La voix qui m' pousse ou qui m' rabat.

Dans la grand' misèr' de mn effance
Sus qui qu'hontu j'ai fait la nieut,
Tu peus entrer sans m' faire offense,
Pour y rcoudre eun tout ptit brin d'bleu.

C'est pas pou ren qué quinze années
Ten courage à deux mains tendu,
T'as gangni l' pain d' mes mitonnées,
Pour eun sort qui n' m' était point dû.

Si t'as dinné souvent d' eun' pomme,
Et soupé au lait calboté,
C'tait-i point pou qué j' seye eun homme
D'qui qu'tu peuv' tirer queuqu' fierté ?

En as-tu animé, des qu'nelles,
D'o ceuz' qui t'naît point qu'eun bâtard
Jou d'o les leus à la méréle
Quand i s'trouvait point d'aut' goujart !

Comben d' feis qu'tu m'as soutint ferme
Dvant l' mait' d'école et dvant l' curé,
Pou qu'i m'en montr' pus qu'ès gas d' ferme
Pisqu'i m'trouvait pus déluré.

Ls aut', 'ment des côqs qui drèch' la tête,
Mé r'luquait d'hât : « Ten pèr', qui qu' ch'est » ?
Chrétiens foureux, cha flaire eun' bête
Dans c' qu'est vnu smé dans les péchés.

Ça s' sent d' forche à donner d' la hure
Sus l' gueux qu'a point d' père au soleil
Ben qu' ça seye eun fait qu'la nature
Nous a bâtis d' outils pareils.

Tu savais, tei, qu' j' airais la vie
Si j' m' y poussais, pou m' consoler,
Et qu'i restraît d'o leus envie,
Dépit d' crochus qui vey' voler.

Tu t' montais dvant mei, pou qu' j' apprenge
A dvenir du, raide et hautain,
Et quand ej passais dvant sa grange
A n'pas rgâder Bourrimartin,

Bourrimartin qu'est riche à craque
Qui fait l' gros et qui mnach' du fouet,
Mais qui n'est bon qu'après les vaques,
Ou à touchir ses rente' à Noué.

Fille à berquier et berquerette,
T'as trotté au cul des moutons :
T'en as pas moins chanté lurette,
A tous les temps t'as dit « Chantons !

Ma chanson, mei, c'est ma granmaire,
Faut pas d' ennu dans la mainson.
J'ai chanté sus l' coffre à ma mère :
A voix d' complainte et d'oraison. »

Mei, j'peux pas chanter dans mes transes,
Putôt pleurer, mais je n' veus pus,
Pou n'pas m' attirer de rmontrance,
Mei qu'a point d' paix, d' ceuz' qu'en sont rpus.

Accote-mei sous les giboulées,
Qué j' trébûqu' point dans mes quercans.
Et pos', l'été, sus mes mains g'lées,
Ta main sèche à l'abri des taons.

Et quant t'airas les paupier' closes
Mei aux pieds d' ten lit, l' cueur fermé,
J'te veux chanter, tout bas, tes proses,
Tes chansons et l' miserere.

Si t'as co des rtours de mémoire
Quant' t'habitras dans l' paradis,
Souvieins-tei ben d' not' purgatoire
Et qué j' fûm' deux dvant l' crucifix.

Si la forche est pas core éteinte
Qui fsait not' cômunication,
Tu sras la benheureus', la sainte,
A qui qué j' frai mn invocâtion :

Tu sras men rcours dans c'qui m' terrasse,
Tu m'aindras à vivre, à m' sauver,
Ma Notré-dame des Foudrasses,
Ma bonn' saint' de vieuille au deigt lvé !

L'ANCIENNE

Ya d' bonn' bête', ya d' brav' gens, ya des cueurs d'or ;
Dans les gros, dans les ptits, ya d' bonn' personnes.
Des chrétiens, qu'ont la fei d'dans comme d'hors,
D'bons hucheus qui s'appelle' et qui s' réponnent.

Ya des chouans, des quercans, des bus', des carnes,
D'vrais varous, qui n' sont faits qu'pou fair' du mâ,
Ds oisias d' cri, qui n' viv' que dans les vacarnes,
Des gens d' cro. qui rceuv' el monde à coups d' fâ.

No voudrait se rcherchir pou viv'e ensembe,
Joe à joe, et sans point barrer notre hus.
Mais ya ceuz' qui vienn' crachir sur not' flambe,
Et fout' bas de dssus l' lintier not' Jésus.

Faillirait qu'no fass' honte à not' junesse
Qui n' sait point des horsins s' débarrachir.
Leus mamours, cha racluff' pus qu' ça ne rdresse,
Ben souvent, ça n' cherch' qu'eun lit pou s' couchir.

Mais écoutez la creyanc' d'eun' pauv' femme
Qu'a duré en s'congnant et s'dépichant,
Ya des rouse' ès rousiers pour eun' bonne âme,
Ya d' la boe ès feumiers pou les méchants.

LA BESOTE

Men grand-grand-onc', il'tait varou,
Sen veisin l'tuit, d'eun' ball' bénite.
Homme i redévint : no fit eun trou,
Sans l'touchir, no l' yenfouissit vite.

(L'histoire en reste d'en-par-ou,
D'la faute à ctelà qui m' l' a dite.)

Adieu, veisins, baisez ben l' hus :
Des bonn'gens comm' ça, n'yen a pus.

Hommes de Normandie

Wilfrid
* Lucas.

Il est d'antique tradition qu'un pays revendique comme des biens de famille les valeurs autochtones. Les villes grecques se disputaient âprement un certain Homère : un poète est une fleur trop rare pour que le jardinier ne s'en vante pas. Aussi, allons-nous ici revendiquer comme nôtre un vrai poète, pour que sa gloire, qui doit monter, rejaillisse en étincelles précieuses sur nous.

Il s'agit de Wilfrid Lucas.

Bien de chez nous, il l'est. En voici des preuves parlantes. Il est né à Caen en 1882. Si vous exigez des titres d'ancienneté, nous dirons que la branche maternelle a souche à Beauvoir, presque en cette conque de sable qui soutient l'envol immobile du Mont Saint-Michel, et la branche paternelle, non loin de là, à Gonfreville, canton de Périers. Une rue de Granville porte le nom du capitaine de vaisseau Yvon : c'était le cousin germain de la mère de Wilfrid Lucas. Enfin, le général de division Le Normand, tué à Wilno en 1813, maria sa fille à un Lucas : celle-ci est la bisaïeule du poète.

Son origine, donc, le fait nôtre. Son enfance également, qu'il passa à Caen. Le bombardement a épargné sa maison natale, au pied des remparts du Conquérant, rue de Geôle. C'est là qu'il fit ses études; c'est à un des régiments de cette ville — le 236^e R.I. — qu'il appartient pour faire la Grande Guerre, dont il revint — est-ce hérédité ? — avec médaille militaire, croix de guerre 1916, et... deux blessures qui le condamnèrent à la réforme.

Assez prouvé ici par la biographie; un poète se prouve par son œuvre. Nous dirons, ici, que le poète en soi nous l'aimons parce que son œuvre est belle, et aussi nous ajouterons que nous aimons en lui un tempérament normand et tout ce qui rappelle — de toute évidence — notre province.

Son œuvre — que l'on trouve dans toutes les bibliothèques normandes — est considérable. Avouons qu'elle est mal connue, étant donné sa valeur exacte. Cela tient peut-être à la mésestime générale du public actuel qui court vers le reader-digest ou le dernier Goncourt; cela tient aussi à l'envergure d'un plan gigantesque qui enclôt dans un geste épique un lyrisme souvent symbolique.

En effet, Wilfrid Lucas, qui crie bien haut sa naissance, n'est pourtant pas un chantre de la province. D'ailleurs pour lui, même le monde visible a éclaté sous la poussée de son imagination; sa poésie ne se situe pas. Elle marque un élan de l'homme — élan éternel — vers la pure Connaissance. Le poète avance, mû par un intime envol, écartant les emprises du réel et celles du songe, dispersant autour de lui des chants d'amour. Il avance, comme le faisait Gérard de Nerval, vers son Etoile, vers l'Être où tout se résorbe pour vivre. M. Etienne Souriau, professeur en Sorbonne, a nommé cette recherche en son ensemble une Métaphysique de l'Amour. Dans son article paru en juillet 1949, dans « Réforme » à Bruxelles, il a évoqué à son sujet la Vita Nova et même l'Unknown Eros, de Coventry Patmore.

C'est là, nouveauté. C'est là, le dessein d'un Dante, d'un Lamartine. Mais, en notre siècle, oui, c'est la nouveauté.

En effet, la poésie française semble condamnée à l'alternance d'un intellectualisme desséché et d'une sensibilité excessive, tantôt utilisant le marbre froid, tantôt se laissant aller à des constructions de rêve. Nous avons eu, selon les siècles, un Mallarmé pour compenser un Verlaine.

Serait-ce que l'équilibre poétique ne convienne pas à notre tempérament, la co-existence du don de réceptivité et du talent d'expression ?

Nous avons encore des disciples de Valéry. A Paris, l'Académie des Poètes réunit grand nombre de beaux versificateurs; la petite fleur bleue fleurit toujours en le cœur d'éternelles jeunes filles, aux poèmes futiles.

Wilfrid Lucas est un homme qui ne s'amuse pas, un écrivain incapable de jeu. Il ne fréquente pas les salons, n'a pas son café à lui, ne tutoie pas les éditeurs. Il n'a pas besoin qu'on lui dise qu'il est poète. Les autres se surprennent à écouter la voix rassurante des admirateurs, Wilfrid Lucas a l'avantage de la sécurité, de la confiance en soi :

*Et moi qui connais l'indicible
Par tant d'obscurs prolongements
Vers le royaume extra sensible
Du cœur subtil des firmaments...*

Est-ce outrecuidance ? narcissisme d'homme enfermé ? Au contraire, la vie a voulu l'humilier. Sa jeunesse a subi cet enfer des injustices familiales. L'enfant a été obligé de trouver un refuge où le poète trouva la révélation.

Quel est donc ce Sinaï particulier ? Une prairie toute simple, sans mouvements du sol, avec un ruisseau se jetant calmement dans une rivière, deux lignes de peupliers, la vue d'un coteau sur l'autre rive : une prairie de Normandie.

En cette grande plaine de Caen, et sans doute étendu sur le sol, l'enfant, soudain, se sentit incorporer non à la terre statique, mais au monde rythmé, mouvant ; son être comme explosé, liquéfié, glissa goutte à goutte se diluer dans l'Être plus large, intuitivement découvert.

Assurément, il n'y eût là qu'un état momentané, qu'on pourrait dénommer un simple vertige. Mais l'enfant en ressentit une certitude qui fera vivre l'homme : la croyance en la vie, en l'immense vie qui fait naître, puis enlève les existences particulières.



Un enfant heureux peut-être eût laissé passer cette heure de grâce, entraîné par les jeux. Mais celui-ci ne pouvait vivre qu'en lui-même. Il eut donc le désir de la connaissance, reprenant pour soi l'antique aventure des chercheurs de pommes d'or ou de rose mystique.

D'ordinaire, de tels premiers contacts avec le monde et le mystère ambiant restent assez physiques. Il s'agit d'abord d'évasion, de silence. Mais comme le corps dépose, allongé dans l'herme, ses fatigues, ainsi l'esprit, délivré, vidé, acquiert une réceptivité maxima. Et il lui semblait voir des luminosités émanant du sol, des efflorescences dégagées par les fleurs, des irradiances planant dans le ciel.

Les mystiques éprouvent ce genre de connaissance. Mais chez Wilfrid Lucas, il s'agissait sans doute d'abord de connaissance du monde. Le sens religieux ne vint qu'ensuite, comme une explication au mystère.

La Nature n'a rien de mort et d'inerte. Au contraire, elle est tendue comme une sorte d'élan. Et, toute entière, elle appelle le Verbe :

*C'est par l'arbuste et le vert proche...
Des prés parés de leurs atours...
Qu'Elle atteint l'Être et court au rêve...
Jusqu'au mot clair sous l'horizon...
Qui n'est qu'appel, que tout diffuse...
Du Verbe en soi, l'Être étant Dieu.*

Aussi, toute l'œuvre de Wilfrid Lucas est une quête. A travers le monde inanimé, à travers même les aspirations des choses, qui semblent vouloir participer à l'Être, parallèlement à nos propres désirs d'évasion vers un Au-Delà qui nous tente, il chercha toutes les images, tous les secrets pour trouver sa révélation personnelle. Et toute son œuvre, effort vers la connaissance, mouvement vers l'Être essentiel, est une épopée, dont l'intention a valu à l'auteur d'être comparé à Dante ou Milton (1).

L'œuvre totale suit l'ascension d'un couple unique vers les grands Savoirs. Aidant la montée de ce couple, dont l'amour accepte la terre, mais la soulève, c'est l'aventure d'un être prédestiné, assez semblable à celle d'un Novalis, qui, de livre en livre, se déroule sous vos yeux.

Sans doute, la portée de cet effort est universelle, mais au poète le monde offre quelques symboles particulièrement parlants : la terre, la mer, les étoiles, la rose.

La terre est l'incorporation même du fait de l'existence, la preuve la plus matérielle de la création.

(1) Abbé Juste, doct. en théologie, 1 vol., Gap, 1947.

La mer est la matérialisation du recueillement, avec le sentiment inclus d'une éternelle aspiration.
Les étoiles, elles, sont l'invite permanente, qui fait lever les yeux.
Enfin la rose, sorte d'étoile, est l'étalage du mystère de la beauté.

Dans l'ordre, Marie de Magdala, La Cité Bleue, La Route de Lumière, Les Cavaliers de Dieu, L'Évangile du Soir, Le Grand Voilier des Ages et Le Porche de la Mer dévient au couple choisi toute anxiété. Tout est suave dans le domaine du supra sensible, que le poète arrive à notifier, à rendre perceptible même, où l'être s'identifie à la force aspiratrice d'Au-Delà. D'ailleurs l'aventure n'est pas seulement individuelle : le poète prend conscience de sa solidarité avec l'universel; il semble entendre pour les autres, qui sont sourds à cette vibration, la propulsion des choses qui, elles aussi, quêtent la vie. Cette connaissance est surtout intuitive, issue du cœur.



Un tel initié, un tel poète avait besoin d'une oreille attentive et d'un cœur battant du même rythme. Et cette œuvre a tout le long de son déroulement — car c'est une construction logique — la même inspiratrice qui tient en même temps le rôle de première confidente :

*Viens, par moi, l'éblouir de la mer azurine
Où la brise salée et le bleu firmament
Font d'un grand entretien un bruit qui tambourine
Jusqu'à la profondeur de l'ardente doctrine
Que Dieu le Père écrit pour l'être et l'élément.*

L'héroïne a eu un prénom différent par livre publié. Ceux qui ont commenté le grand cycle l'ont nommée : c'est Mme W. Lucas. Le mariage a duré quarante-cinq ans, l'Union dure toujours. Mme Lucas s'est éteinte en 1954. Les journaux, les revus, les universités étrangères, les Académies ont fait son éloge.

Ainsi, dans l'esprit de Wilfrid Lucas, les deux aventures se sont liées. Comme le monde lui enseignait l'existence de Dieu, avait des vibrations révélatrices, ainsi la chair et l'amour lui ont semblé avoir comme un goût trahissant le divin.

L'œuvre aujourd'hui est terminée, *Le Grand Voilier des Ages*, paru chez Beauchesne, va être suivi du *Porche de la Mer* chez le même éditeur, car il est en cours d'impression. Ce *Grand Voilier* est, outre un profond dialogue entre un mort et une survivante, un exposé à la façon de Jean de la Croix, l'exposé d'une éternisation du Moi dans le sein divin. Tout le Cosmos, ses lois, ses vitalités, ses résurrections et son principe y sont requis, sollicités à parler. C'est un livre savant, un livre-clef, qui nous introduit aux arcanes lointaines. Mais l'amour du couple y diffuse sa splendeur. Son hosanna d'aimer renforce les grands duos de l'épopée spiritualiste, tout sentiment sublime, qu'est le poème célèbre des *Cavaliers de Dieu*. Et cette joie, cette bienfaisance, cette fleur du cœur à tout jamais maintenant sauvegardée,

*C'est un rêve, une somme, en même temps qu'un temple,
Un fier visage atteint de la Divinité,
Avec, au fond du charme, un duo sans exemple
De deux grands amoureux pris par l'éternité!*

En fait, le grand poème nous entraîne dans l'inconnaissable, qui est notre richesse secrète, pousse par la brise vive d'une authentique charité, vers un but assuré, dont le couple-équipage semble connaître le secret. Par l'amour et l'idylle :

Où je frappe à ton cœur, c'est par moi qu'on a Dieu.

Aussi, l'œuvre entière s'éloignant des élucubrations des philosophies passagères, rejoint les grandes tentatives poétiques. Elle est livre de foi, en même temps qu'art de la sublimité d'aimer.

Tout au long du développement, le poète a ressenti la préoccupation constante, celle de l'existence éternelle, d'une nature soumise à une sorte de loi suprême toute amour. Quelque part, il s'écrie :

La source est du soleil et j'y bois Dieu d'un trait!

A saisir la pensée dans l'ensemble, on voit que Wilfrid Lucas s'est donné la mission de révéler à l'homme la puissance de l'intelligence et la puissance de l'amour; de là une grande impression d'optimisme. L'homme dégagé du contingent en appelle au permanent et à l'éternel.

Dans l'Évangile du Soir, Wilfrid Lucas s'écrie de même :

*A moi le grand accent des sonnailles du rêve
Qui met dans le sommeil comme un appel qui-lève;
Le saint entendement que l'eau conserve aux nuits
Des promesses du jour par des sons et des bruits;
Et le frémissement de la nuit infinie
Qui par l'onde demeure et veut rester unie
A tout ce qui se terre ou qui semble un passé
Déjà prêt à renaître, ô temps ressuscité.*

Mais dans *Les Cavaliers*, le poète dit plus simplement la joie du couple sûr de son élection :

*Entends-tu dans l'azur la sonnaille d'amour?
Dieu bénit notre couple et couronne sa joie
Quand le baiser de l'âme au soleil qui festoie
Allie en les brûlant nos bouches sous le jour.*

C'est pourquoi l'immense ascension, avec sa fulgurance, son envolée largement épique, ses combats contre le Mal et ses avidités d'un savoir éperdu, mouvement et effort vers le verbe, demeure en même temps, conjointement, idylle. Albert Dauzat, dans *Le Français Moderne*, de janvier 1937, a fait longuement remarquer cette connexité. Le salut de l'homme est dans l'Amour, qui se convertit en un autre Amour plus grand. Car, vu le don, le joyau, le trésor,

*C'est par de-là le rêve et son illimité
Avoir tout le palais, en soi, de la clarté.*

Telle est cette philosophie d'une espérance indestructible que le penseur a exprimée, tel est le chant d'amour que le poète a magnifié, en conquérant du Verbe par le cœur, le savoir et l'esprit constructif normand.



Daniel ANNE



Parmi les ouvrages concernant Wilfrid LUCAS, nous tenons à signaler l'étude de René-Pierre HOLINGUE intitulée "Les noces de la terre et du ciel" (SEGEP, éditeur, 74 avenue Kléber à Paris). Ce livre, paru en 1954, a lui aussi contribué à briser la "campagne du silence" qui étouffe l'œuvre du grand poète normand. Que l'auteur en soit félicité.

"VIKING"

Le groupe folklorique de Caen



BLAUDES ET COËFFES.

Les Normands sont gens posés et sensés.

Ils ont le culte du passé et comprennent mal une certaine imagerie un peu sottise qui les représente dans le costume stylisé des boîtes à fromages avec l'inévitable panier d'où sort un cou de canard.

La Société "Blaudes et Coëffes" s'est donc créée à Paris en 1933 dans le but de faire respecter les vieux costumes que la nécessité de la vie moderne ont fait disparaître et de faire valoir leur richesse, leur élégance et leur diversité.

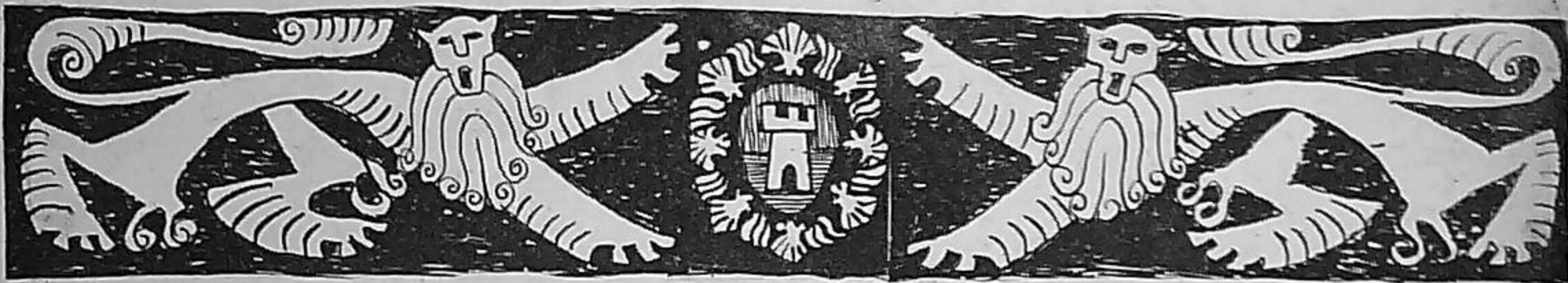
Cette société d'originaires permettait d'accueillir les Normands de tous les coins de la province. Elle obtint de grands succès particulièrement en 1937 où elle présentait au XI^e bal de la médecine trente deux costumes authentiques.



La guerre vint interrompre l'activité de la Société, mais le retour en Normandie de Madame Messenger permit la création de notre groupe en 1942 à la Maison des Jeunes de Caen où nous sommes toujours.

Les costumes étaient alors bien difficiles à trouver et ce sont les danses qui formèrent la base de nos manifestations.

Cependant depuis quelques années nous avons pu retrouver beaucoup de vieux droguets, des bijoux, des coiffes, des châles qui nous permettent de présenter une trentaine de costumes féminins.



Il nous fallait choisir une époque. Ce fut celle qui la dernière a vu les Jeunes Normands du Bessin, du Bocage, du Pays d'Auge, de la Plaine de Caen, arborer leurs coiffes triomphantes (les jeunes disons nous, car pour les vieilles elles portent toujours la petite bonnette.) Cette époque se situe entre 1840 et 1870 (l'ère des chemins de fer) ce qui explique les couleurs vives de nos costumes. Ils ont été délaissés avec ce quasi deuil national de 1871 qui a ramené les couleurs au violet, au vert foncé, au marron et au noir.

Nous possédons des droguets à cinq couleurs, rouge, vert, blanc, bleu et moutarde par exemple, des tricolores, des rouges et verts etc... Nos châles sont en rouennerie à fleurs de couleurs vives.

Voici pour le costume féminin.



Pour les hommes, ils sont vêtus en citadins avec de splendides gilets de soie ou de cachemire qui sont les seules pièces de leur costume qui n'aient pas été usées aux champs - ceci parce que nous venons seulement de trouver le fabricant de casquettes dont nous avons besoin et que nous nous refusons à porter avec la blouse brodée, le bonnet de coton - Evidemment nous sommes contraints à quelques anachronismes.

Certaines de nos danses et de nos chansons ont des paroles d'Olivier Basselin et remontent ainsi au XVII^e siècle. D'autres peu nombreuses ont subsisté jusqu'à la Grande Guerre.

Il n'est guère possible de changer de costume si ce n'est en s'organisant par équipes et nous sommes assez nombreux pour cela, mais, cela tournerait à la reconstitution historique ce qui est un écueil dangereux et difficile à éviter.



d'ailleurs n'est-il pas utopique et stérile de vouloir dater des chants et des danses de tradition orale ?

La période que nous avons choisie est celle où furent recueillies la plupart des chansons à danser dont nous avons reconstitué les pas aussi scrupuleusement qu'il était possible dans un domaine où la fantaisie créatrice a toujours joué un rôle primordial.

Ces danses vous en connaissez beaucoup, nous avons d'ailleurs publié il y a quelques années 25 d'entre elles.

Nous ne désespérons pas d'en publier un jour un autre recueil, ce n'est jamais la matière qui manquera et nous ne sommes pas jaloux de notre répertoire comme des cabotins de théâtre. Brochant sur cet important fond de danses, nous sommes arrivés à mettre sur pied quelques reconstitutions de coutumes présentées sous forme de sketches, le plus simplement possible.

- Une veillée à la ferme avec les dentellières, les vanniers, les écosseurs de pois etc...
- Le Noël des Bergers
- Les moissons (cérémonies de la gerbe) chants de chariot, danses de moissons.

Nous préparons une petite présentation sur les coutumes du tirage au sort. Ces essais nous ont valu de recueillir beaucoup de documentation de la part des spectateurs ruraux chez qui nous évoquons des souvenirs lointains.

Mais la tâche est énorme et nous souhaiterions une cohésion plus grande entre les groupes normands.

Un travail en commun permettrait un champ plus vaste de recherches qui ont été entreprises bien tard pour une province si près de la capitale Française qu'elle a été une des premières à délaisser ses traditions.

Avant de conclure, à l'intention de ceux qui auraient tendance à croire que la qualité est la mesure de la quantité, nous précisons que nous comptons atteindre avant la fin de l'année notre 300e représentation depuis la libération. C'est dire qu'il n'est pas question de les énumérer.

Notons seulement Nice, Maestricht, Metz, Kassel, Chazey d'Azergues, Orléans, Toulouse, Luchon et l'Assemblée Normande 1952.



En ce siècle où l'on juge chacun à son efficacité (du moins le prétend-on) avons nous lieu de nourrir un complexe d'infériorité ?

Quel est notre rôle ? On pourrait dire que nous sommes à la fois des ethnologues et des ambassadeurs (et ce serait doublement nous flatter) La seconde de ces fonctions est la plus astreignante, elle entraîne des servitudes théâtrales qui nous contraignent à tout un travail de présentation d'autant plus difficile que nous atteignons des effectifs considérables (jusqu'à 80 personnes, en costume) et que nous affrontons le public pendant deux ou trois heures.

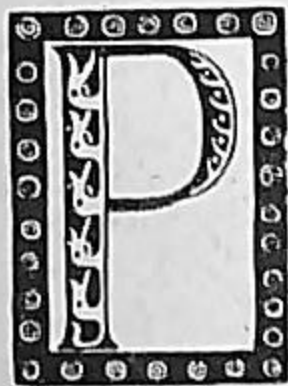
Et au moment décisif toutes les répétitions sont oubliées, voilà l'ambassadeur, à plat ventre avec ses lettres de créance.

Et que voulez-vous nous nous amusons tant à chanter et à danser que nous envoyons paître le metteur en scène.

Après tout faut-il s'en plaindre ? C'est une preuve vivante que la cause n'est pas perdue.

Ne sommes nous pas là pour tenter de sauvegarder le secret de cette joie de vivre que le machinisme a failli nous faire perdre (en un temps sinistre où l'homme s'est cru devenu à jamais un esclave) le secret de cette joie que nous allons réapprendre ensemble au jour proche où nous serons de nouveau libre de pleurer d'aimer et de chanter.

Cette confiance en l'avenir c'est notre réponse à ceux qui nous croient endormis dans la contemplation d'un passé défunt.



- LES BLAUDES ET LES COËFFES DE CAEN -

S. Et quand nous parlons d'un secret il faut comprendre que ce sera le secret de Polichinelle si vous le voulez bien. Vous serez toujours les bienvenus chez nous.

Siège social- Office municipal de la Jeunesse, 11 Avenue Albert Sorel CAEN

Secrétariat- Madame J. MESSAGER - Avenue de Trouville
à OUISTREHAM RIVA BELLA

Répétitions le samedi de 17 à 21 H à l'O.M.J de CAEN.

Nous avons dans notre numéro XIII donné d'abondantes citations des 12 premiers numéros de *Viking*. Ceux-ci étant épuisés, nos lecteurs auront quand même pu avoir un panorama général de nos écrits, donc de nos intentions.

Ce numéro étant le dernier d'une série trimestrielle, nous croyons utile, à la veille de changer de formule, de donner à nouveau un sommaire commenté de nos derniers numéros. Ceux-ci sont également épuisés, ou bien prêt de l'être.

Nous garderons les mêmes têtes de chapitre que dans l'article paru dans le numéro XIII (*Les chiffres romains renvoient aux numéros et les chiffres arabes aux pages.*)

À consulter ces deux panoramas il semble que le but poursuivi par la revue est clair. Il n'est pas mauvais de l'affirmer à nouveau au moment où un changement de forme rendu nécessaire pour des raisons pratiques pourrait être interprété comme un changement de fond.

NOTRE ESPRIT

Il n'en est rien. *Viking* demeure ce qu'il est. A nos amis de le comprendre et de nous aider.

Certains — qui nous connaissent mal — sont portés à voir en nous des exaltés. Nous serions des extrémistes peu fréquentables. Notre « normanisme » serait du « patriotisme local à la Déroulède ». Il n'est peut-être pas mauvais d'ouvrir cette chronique en rappelant une citation de Pierre Drieu La Rochelle, de famille coutançaise, en sa tragédie « Charlotte Corday » :

« La vraie force, c'est d'être modéré, mais de mettre dans la modération plus de force que les violents n'en mettent dans la violence. » (XIV/64).

Un de nos amis nous a demandé un jour si nous étions de simples régionalistes souhaitant une décentralisation indispensable, ou bien s'il y avait en nous autre chose. Notre réaction est-elle seulement culturelle, économique, politique, ... ou est-elle « plus », c'est-à-dire philosophique et morale ? C'est un peu pour lui répondre que chacun de nos numéros contient un article nommé « Forstavn » qui en vieux norrois signifie « le cap, la route à suivre ».

XII/2 - Feu, Foi - « On oublie que les hommes, même brûlants d'amour, même débordants de force, ne peuvent trancher les liens qui les unissent à tous ceux qui les ont précédés dans la longue marche de leur peuple. »

XIV/2 - Solitude - « En dehors du sillage des ancêtres, en dehors des lois de la vie, en dehors de l'attachement à la terre, en dehors de la foi et en dehors de l'enthousiasme, en dehors de la jeunesse, il n'y a rien. »

XV/2 - Jeunesse Viking - « Le seul fait que nous prenions la parole implique la jeunesse. Jeune est le pays qui veut vivre. Jeunes sont ceux qui refusent de désespérer. »

EN PARCOURANT 6 NUMÉROS DE "VIKING"

XVI/1 - Sorcier - « Nous sommes là aujourd'hui. D'autres seront là demain. D'autres en autres de siècle en siècle. Les tour se répondent, comme ils se répondent de colline en colline. »

XVII/2 - Courage et Sagesse - « La sagesse n'est pas l'ennemi du courage. C'est une force accrue, une force contenue. Elle est le bras qui permet au poing de s'abattre. »

Mais nous ne sommes pas seulement une revue de pensée normande. Nous ambitionnons d'être aussi une revue d'action. De quelle manière ? En indiquant aux Normands qui nous lisent comment lutter contre la décadence en eux-mêmes et autour d'eux. Notre attitude n'est pas celle d'intellectuels. Nous aimons autant le corps que l'esprit et nous nous reconnaissons dans ces lignes du Dr Martin, cité par J.-J. Deltin dans « Le Sport et l'Homme » (XV/14) : « Tout excès dans la pensée, comme tout abus de l'action, est ramené automatiquement à de justes proportions par la pratique du stade. »

« Il est facile d'errer, si l'on se maintient dans une activité humaine unilatérale. Le sport, avec ses étapes et ses sommets, tient compte de l'équilibre entre le corps et l'âme. »

Notre ami Jean Datin a écrit un livre remarquable « Les Normands et le Nordisme ». Celui-ci n'est malheureusement pas encore édité mais nous avons eu la chance d'en lire le manuscrit. Nous en avons reproduit (XVII/19) quelques passages. Entre autres celui-ci : LE RISQUE NORMAND - « Le Nordique ne croit ni aux vertus de héroïsme aveugle, ni à celles de la « débrouillardise », et il ne laisse pas la bravoure exploser. Il la guide, il la prépare, la soumet à des lois organiques, il enserme l'héroïsme dans des cadres, pour qu'il soit réfléchi, efficace. »

NOTRE PEUPLE ET NOTRE TERRE

La Normandie et les Normands existent indépendamment de toute doctrine. Aussi notre désir n'est point de donner une « théorie du normanisme » mais de mettre en lumière ce qui est trop souvent laissé dans l'ombre. Nous n'avons pas l'ambition de créer une « conscience normande ». Elle existe et notre rôle est bien plus de réveiller que de construire.

Certains nous demandent de préciser notre pensée. D'autres nous accusent au contraire de nous répéter. Qui faut-il croire ?

En feuilletant notre collection, notre action s'éclaire. L'accumulation des numéros et des articles lui donne un relief nouveau. Il n'est que de choisir.

« Nous autres Normands » d'Albert Patin et Jean Mabire (XIII/11) : « L'idée normande pour nous n'est pas une « doctrine ». Ce n'est pas un système politique ni même une forme de civilisation. C'est la projection du tempérament normand sur toutes les activités humaines. C'est une manière « normande » de juger les événements et les hommes. »

De tout ce qui a été écrit sur le renouveau normand, c'est sans doute Jean Datain qui a le mieux exprimé les raisons que nous avons de défendre « Les Valeurs Normandes ». Son livre consacré à La Varendé et qui n'est que le prétexte d'exposer des idées régionalistes a eu parmi nos amis une grande influence. Jean Mabire en a donné un très long compte rendu (XII/3) où il cite entre autres cette constatation : « La notion de patrie se dissout chaque jour davantage au fur et à mesure qu'elle cesse de prendre appui en hauteur, sur la croyance aux vertus du passé, et, en profondeur, sur le potentiel de l'avenir. » Et il aurait beaucoup à dire sur cette petite phrase de Jean de La Varendé : « Le Normand est beaucoup plus de la terre que du ciel... »

A l'occasion d'un anniversaire historique, Paul Mansire tire les conclusions de ce qui se passa « En 1204, au Château Gaillard » (XV/4). La Grande Normandie médiévale n'est plus, mais nous demeurons. Et que sommes-nous ? « Nous sommes avant tout des Nordiques. Cette origine, cette réalité psychologique autant que biologique, nous impose des devoirs particuliers. Notre régionalisme serait vain s'il se bornait à de pittoresques évolutions folkloriques à l'usage des Parisiens en vacances ou à des festivals officiels inspirés par le dirigisme régionaliste actuel. Il doit tendre à retrouver de plain-pied et sans intermédiaire les routes de la Manche et de la Mer du Nord dont la politique des Capétiens et de leurs successeurs nous a jadis coupés. »

Jean Datain souligne dans « Normandie, Terre de Liberté » (XV/9), tout ce que notre action a de nécessaire et de légitime : « Réclamer des libertés régionales, effectives et suffisantes, c'est simplement demander l'application normale de la Constitution de 1946; c'est, d'autre part, renouer avec la tradition de 1789; et, quand il s'agit de la Normandie, c'est s'inscrire tout bonnement dans le grand courant libéral de la pensée nordique, voire dans les traditions purement normandes aussi, de Rollon et de Guillaume. »

Albert Patin dans « Normandie, Terre de Vie » (XVI/5) évoque les deux aspects complémentaires du régionalisme normand : « Si deux attitudes ont tendance à s'opposer, ou ce qui est pire, à se négliger, lorsqu'on pense régionalisme, à nous de les rapprocher. L'une y voit tradition, folklore... c'est une vision « intérieure » qui ne doit pas être repliée sur soi-même et son passé. L'autre, vue « extérieure », conçoit plus une décentralisation administrative et économique; elle travaille dans l'avenir, mais ne tient pas toujours compte des réalités humaines. »

Jean Mabire dans « L'Esprit d'Hastings » (XVII/5) souligne un point important de notre action : « L'esprit d'Hastings indique assez bien ce que peut être le patriotisme normand et comment il entend cultiver non point l'esprit séparatiste mais au contraire l'esprit de coopération entre les différents peuples du Nord-Ouest. »

Albert Patin dans « Avenir Normand » (XVIII/3) insiste à nouveau sur notre revue : « Etre Normand n'est pas une fantaisie vespérale ou dominicale. Ne sont pas Normands seulement ceux qui de temps à autre revêtent un costume traditionnel de 1850, s'efforcent de parler patois ou étudient les antiquités de leur village. Sont Normands tous ceux qui travaillent chaque jour en pensant que, grâce à eux, la Normandie vit, que grâce à leur travail d'autres Normands vivront, en Normandie et non pas ailleurs. »

L'idée normande n'a pas été inventée par Viking. Nous ne sommes pas les premiers à agir dans ce sens et, en rendant hommage à ceux qui nous ont précédés, nous soulignons les permanences de notre action. C'est ce qu'a fait Jean de La Huberdière dans un article consacré aux fondateurs du « Souvenir Normand » Stanislas de La Réchetulon et Jehan Soudan de Pierrefitte : « Cinquante ans après la fondation du Souvenir Normand, la Normandie garde une identique possibilité de lien entre les pays nordiques. Située à un carrefour économique et culturel, elle peut jouer un rôle de premier plan. Seules les années à venir diront si nous en sommes capables. Notre réussite marquera la possibilité pour une province française de s'adapter au monde de demain. »

NOTRE MONDE

Nous avons continué à tracer le portrait de quelques-uns des hommes qui ont marqué de leur forte empreinte le monde nordique.

C'est à Grundtvig « le réveilleur du peuple danois » que s'est attaché Pierre Godefroy (XIII/17). Il montre le chemin parcouru par cet homme pour remonter aux sources nordiques primitives et fait aussitôt un rapprochement avec notre Normandie : « Qu'est-il resté, dans ces états fondés par les Normands, de nordique ? Peu de chose en vérité, si l'on considère comme peu de chose l'organisation, la solidité des institutions, l'aptitude au progrès, le goût de la prospérité, la tolérance religieuse... De « l'esprit du Nord » en tant que conscience nationale les Normands n'ont retenu qu'un certain style d'action. » Et il n'est pas mauvais de rappeler cette parole de Grundtvig, que n'aurait pas désavoué notre Louis Beuve : « Ce n'est que profondément enraciné dans le Nord que je me sens chez moi. »

De tous les maîtres de la pensée nordique, le plus grand est peut-être le musicien qui choisit ces thèmes au plus profond des croyances religieuses primitives. C'est pourquoi Georges Thorix a consacré un long article à « Wagner, homme du Nord » (XIV/25), et il conclut : « Pour nous Bayreuth où rôde encore l'ombre du titan Wagner est bien le Haut-Lieu de la culture occidentale, nordique et chrétienne. C'est le Haut-Lieu où l'on vient fraternellement communier dans l'amour commun de notre fière et grande mère patrie, l'Europe. »

Nous ignorons trop les grands hommes originaires de notre Normandie. Et pourtant ils méritent mieux que l'indifférence de nos compatriotes. C'est l'un d'eux, Georges Sorel qui a retenu l'attention de Jean Mabire (XV/26). N'est-elle pas d'actualité cette pensée du grand Cherbourgeois : « En attendant les jours de réveil, les hommes doivent travailler à s'éclairer, à discipliner leur esprit et à cultiver les forces les plus nobles de leur âme, sans se préoccuper de ce que la médiocrité démocratique pourra penser d'eux. »

Nous nous sommes aussi attaché à un homme du Nord authentique : Hubert Lyautey. Il était demi-Normand et le disait lui-même : « L'homme d'une race, d'une terre, c'est beau cela... Moi je suis un homme du Nord, un Lorrain, un Normand, un Rhénan. » Et dans l'article qu'il consacre à son centenaire, Jean de La Huberdlière (XVII/51) écrit : « Il aura ainsi continué une tradition qui fut celle des Normands depuis l'annexion française : rester nous-mêmes et faire respecter nos droits, mais aussi servir avec loyauté cette nation qui est nôtre et que Paris ne saurait représenter exclusivement. Ce fut l'esprit des Jean Ango et des Cavelier de la Salle. Lyautey, comme eux et comme les Vikings, était de la race des bâtisseurs d'empire. »



La plus grande fête normande n'est jamais célébrée... C'est le jour anniversaire de la bataille d' Hastings : le 4 octobre. Que fut cette bataille ? C'est un Anglais, le colonel Lemmon, D.S.O., qui nous en fait le récit (XVII/9). Ce document historique inédit est particulièrement intéressant car il a été écrit par un militaire qui souligne, avec humour, « qu'une bataille est aussi un événement militaire ». Il fait appel à une parfaite connaissance du terrain et réfute certains arguments trop littéraires pour donner une narration extrêmement précise et véridique de cette journée.

Qui dit jour de fête pense aussitôt à pavoiser. Mais comment ? C'est Rolf Guillaumot qui répond par un article particulièrement bien fondé « Pour un drapeau normand » (XVI/51) dans lequel il préconise le pavillon rouge à croix jaune. Après avoir montré ce que furent les différents emblèmes normands et souligné qu'il ne faut pas confondre « écusson » et « drapeau » (et par conséquent ne pas détrôner nos léopards) il affirme : « Il faut donc résolument innover et composer aujourd'hui un drapeau normand, simple mais reposant sur le maximum de signification symbolique. »

NOS CHANTS ET NOS LÉGENDES

Nous avons publié une grande enquête de Roger Vaillant sur « La Loure, cornemuse normande » (XIII/35). Après une enquête extrêmement précise sur la cornemuse en Normandie dont le nom « loure » semble bien d'origine scandinave, l'auteur exprime son désir de la voir adopter par nos groupes folkloriques : « Nous ferons nôtre la conclusion du chapitre que le regretté Docteur Stephen-Chauvet avait consacré à la loure dans la deuxième édition de la « Normandie ancestrale » et nous souhaiterons qu'il se trouve également, parmi les groupes de jeunesse et les cercles folkloriques de Basse-Normandie, quelques jeunes suffisamment dynamiques pour faire revivre dans cette région le vieil instrument normand. »

Nous avons publié (paroles et musique) un chant de pirates nordiques : « Nous aimons les vents » (XIV/47). A. P. a rendu compte de deux disques intéressants au plus haut point les Normands amateurs de musique : « Le Manuscrit de Bayeux » (XV/49) d'où sont tirées six chansons du xv^e siècle et « Gauthier Garguille » (XVII/46), poème symphonique d'Emmanuel Bondeville.

Notre ami flamand Joris-Max Gheerland a consacré une longue étude, parfois assez polémique, à « La chanson du roi Renaud » (XVI/55). Il prouve son origine indiscutablement nordique et en profite pour se moquer un peu des savants honteux de leurs origines septentrionales... « L'homme du Nord, en somme, ne se définit que par l'aversion dont il est l'objet, il n'a d'existence qu'en fonction de la répulsion qu'il inspire aux « humanistes » ! »

A.-G. Padel et Jean de La Huberdière ont réalisé un article intitulé « Pour un solstice » (XIII/4) destiné à donner à nos amis des renseignements pratiques sur la manière d'organiser une fête du solstice d'été. Nous croyons cette étude particulièrement importante car elle ne prétend pas donner des renseignements « folkloriques » mais des recettes « pratiques » qui n'hésitent pas hardiment à innover. La fête du feu Saint-Jean est considérée comme une chose vivante et non comme une curiosité de musée. Nous savons que cet article a été largement utilisé par de jeunes lecteurs lors des solstices précédents et nous profitons de cette occasion pour les en féliciter. Nous préparons en ce moment un autre article pour le solstice d'hiver et comptons le faire paraître dans un prochain numéro.

Et dans ce chapitre des fêtes il convient de citer une étude d'A.-G. Padel sur « La Soule » (XV/16) montrant l'importance de ce jeu dans nos pays normands. Retenons sa conclusion : « Voici donc pour faire mentir ceux qui déplorent la pauvreté du cycle de Carnaval-Carême dans nos pays, une coutume typique. Nous nous plairons à souligner son aspect bien normand : par les qualités de vitalité et de courage... »

NOS PIERRES ET NOS COULEURS

Viking a toujours accordé une part importante au patrimoine artistique normand. Citons parmi les articles qui lui sont consacrés :

« Dufy, peintre normand » par Georges Thorix (XIII/24) : « Son œuvre entière est baignée par la lumineuse volonté, la foi solarienne de la plus blonde des provinces de France. »

« La Normandie à l'exposition des vitraux de France » par le Docteur Jean Fournée (XIV/9) : « Une fois de plus, dans l'art comme dans la spiritualité chrétienne, la Normandie affirme son sens authentique de la beauté et la profondeur de ses convictions. »

« Mille ans de tradition viking » texte et dessins de Georges Thorix (XVI/13), remarquable reportage largement illustré à l'Exposition norvégienne du Petit Palais : « Mais devons-nous considérer les entrelacs « humains » comme la représentation artistique d'une antique conception métaphysique de la multiplicité du genre humain dans la manifestation terrestre, ou encore ne nous arrêter qu'à l'harmonieuse ordonnance de leurs courbes, tel est le problème que ne devaient pas manquer de se poser les visiteurs instruits des traditions odinesques. »

« Deux expositions d'Art religieux » (Le Neubourg et Ecois) par le Docteur Jean Fournée (XVII/32) : « Devant cette évocation où l'art n'est pas seulement l'expression d'un idéal d'esthète, mais le support d'une prière, le témoignage d'une foi, plus encore d'un amour, on ne peut se défendre d'une émotion intense. »

NOTRE PATRIMOINE

Certains nous ont reproché de délaissé les études sur l'antiquité nordique au bénéfice des comptes rendus de l'actualité normande. Ils prétendent que les Vikings les intéressent bien davantage que les Normands d'aujourd'hui... C'est une opinion mais nous refusons de la faire nôtre dans sa brutalité. Nous pensons comme notre ami disparu Louis Le Mare qui disait un jour à Coutances : « *Il n'y a qu'une Normandie dans le temps comme il n'y en a qu'une dans l'espace. Et nous nous attachons autant à la Normandie d'hier, qu'à la Normandie d'aujourd'hui et à la Normandie de demain.* » Mais notre passion de l'avenir ne doit pas nous cacher d'où nous venons et d'où nous tirons notre originalité créatrice. C'est pourquoi nous avons toujours réservé une place à l'antiquité nordique. Citons les articles : « Une définition du Viking » par Louis de Saint-Pierre (XIV/21) : « *Celui qui part en expédition de viking n'exerce pas un métier mais s'adonne à un sport — sport noble et distingué qui lui vaut l'estime de ses pairs et l'admiration des foules.* »

Notre collaborateur et ami Georges Thorix a consacré un livre entier à la « Mythologie Nordique ». Il en a entièrement réalisé le texte et les illustrations. Ce livre a été imprimé à Cherbourg, là où s'imprime *Viking*. Nous nous devions d'en donner un long compte rendu et c'est Jean Mabire qui a présenté ce livre à nos lecteurs (XVI/33) : « *Il a assez de talent et assez de foi pour nous aider à retrouver sous les vieux mythes nordiques ce qui ne meurt pas. Ce qui est la vie.* »

C'est en rendant compte du livre « La Découverte de l'Amérique par les Vikings » qu'André Manguin nous rappelle la plus extraordinaire épopée des marins scandinaves (XVII/27).

C'est à propos du livre du pasteur Spanuth que Georges Thorix affirme la « nordicité » d'un des plus vieux mythes humains : « L'Atlantide, matrice de l'Europe » (XVII/36).

Le fond même de la religion nordique est évoqué dans un article de Fred Rossaert d'Heidigard à propos de « L'Edda et la Religion Nordique » (XVIII/27) : « *Les dieux du Nord des croyances de nos ancêtres sont des personnages allégoriques. Et il faudrait bien réaliser que le Ragnarök, le Crépuscule des Dieux, n'est plus devant nous, mais derrière...* »



« L'Art gaulois dans les médailles » texte et dessins de Georges Thorix (XVIII/39). L'année 1954 a vu la « redécouverte » de l'art gaulois grâce aux efforts de Lancelot Lengyel. Notre revue se devait de consacrer un article à ce qui marque l'origine de l'art occidental et dont on trouve de nombreuses traces en Normandie. Et Georges Thorix affirme très justement : « A l'ombre du chêne de la forêt celtique, du tilleul germanique, du frêne scandinave, le symbolisme transcendantal des croyances de nos aïeux subsiste encore. »

NOS TRÉTEAUX ET NOS ÉCRANS

La critique dramatique a été assurée à Paris par Jacques Jolivet et des envoyés spéciaux de *Viking* se trouvèrent à la plupart des festivals de Normandie. Leur comptes rendus sont éloquentes de la vitalité de nos spectacles :

Au cinéma de nombreux films ont été inspirés par la Normandie ou les pays nordiques : « Le rideau normand » (XIII/15), « Hans-Christian Andersen et la danseuse » (XIV/45), « Le renne blanc » (XIV/46), « Jules César » (XV/42), « Monika » (XVI/63), « Prince Vaillant » (XVII/44), « Richard Cœur-de-Lion » (XVIII/58).

Nous avons donné des comptes rendus de deux pièces de théâtre : « Richard II » de Shakespeare (XV/43) et « La danse de mort » de Strindberg (XVIII/63).

Raymond Aubert a été à Bayreuth et nous a rapporté quelques impressions des opéras du grand musicien nordique Wagner (XIV/38 et XVII/63).

André Renaudin, J.-J. Deltin, Jean de La Huberdière et Albert Patin ont assisté pour nos lecteurs aux diverses représentations en plein air données en Normandie. Entre autres : « Le Chevalier de Neige » à Beaumesnil, « Cinna » à Caen (XVI/38), « Saint-Louis » à Coutances (XVI/40).

Nous avons continué sous le titre général : « Ici chanté et danse la jeune Normandie » à donner un panorama complet de nos divers groupes folkloriques. Nous avons publié des articles largement illustrés sur :

- « Triolettes et Potiers », le groupe de Saint-Jacques de Néhou par Marthe Hamel (XIII/43).
- « La Société Normande Alfred Rossel » de Cherbourg par Erling Ledanois (XIV/47).
- « Le Groupe Folklorique Valognais » par Jean Fremaux (XVII/47).
- « Le Groupe Folklorique du Cotentin et de l'Avranchin » Agon-Coutainville par Louis Lebel-Jegenne (XVIII/53).

NOS ACTUALITÉS

Depuis plusieurs années nous avons aussi développé une nouvelle série de petits articles d'une ou deux pages inspirés par l'actualité et éveillant l'intérêt de nos lecteurs sur des faits contemporains. Certes nous ne prétendons pas rivaliser avec la grande presse quant à l'information. Mais nous disons par contre bien souvent ce qui n'a pas été dit et nous savons en tirer les conclusions, même si elles ne sont pas toujours conformistes. Citons quelques-uns de nos articles d'actualité normande et nordique :

- « Edmond Spalikowsky » par Claude-Paul Couture (XIII/53).
- « Duc de Normandie et Roi d'Angleterre » par Saint-Waast (XIV/60).
- « Les Minquiers et les Ecrehous » par Rolf Guillamot (XIV/63).
- « L'Exposition Internationale Rurale du Fournet » (XIV/62).
- « M. Coty est un Normand » où *Viking* rend hommage au Président de la République qui a dit « Je suis Normand et le resterai toujours... » (XV/62).
- « Le Congrès Normand de Palerme » par René Herval (XVI/11).
- « Le Souvenir de Georges Laisney » par Erling Ledanois (XVI/12).
- « Le Souvenir Normand à Hastings » (XVII/17).
- « La Science Normande à l'honneur » par Joris-Max Gheerland (XVII/22).
- « Moulineaux renait » par Yves-Marie Choupault (XVII/25).
- « Le Souvenir de l'Abbé de Saint-Pierre » par Erling Ledanois (XVII/30).
- « La Bibliothèque Nordique » par M^{me} Thomas (XVII/42).
- « L'Université Normande » (XVIII/29).
- « Les Groupes Sanguins » par un médecin de Jersey (XVIII/30).
- « La Route des Vikings » (XVIII/31).



NOS PAYS NORMANDS

Nous avons donné de nombreuses monographies de pays normands et publié des études détaillées sur :

« La Vallée de l'Austreberthe » par Claude-Paul Couture (XIII/27) : « *Le voyageur qui emprunte la ligne ou la route de Paris au Havre, traverse, à Barentin, la verdoyante vallée de l'Austreberthe. A peine en soupçonne-t-il l'importance, le rôle et la signification.* »

« Le Plateau de Boos » par Geuffin du Mesnil-Raoult (XIV/13) qui étudie l'histoire, la toponymie, l'anthroponymie, le patois, la vie économique, le peuplement, le tourisme de cette région aux environs immédiats de notre capitale rouennaise.

« Cherbourg, port de pêche » (XV/19) par une équipe de Cherbourgeois : « *Dans ce port voué à un brillant avenir et destiné à tenir une place prépondérante dans l'industrie de la pêche française, un nouveau type d'homme est en train de naître : attentif à tous les progrès techniques et par là résolument de notre temps, au courant de tous les problèmes propres à sa profession en ce milieu du XX^e siècle. Nos jeunes patrons sauront résoudre tout ce qui se posera à eux. Et ils n'en continueront pas moins à s'interpeller de bateau à bateau en patois de chez nous... Ces marins resteront authentiquement « Normands », dans le sens où, précisément le mot de « Normand » évoque : « Les brumans d'la tempête dount les drakkars étaient les qu'vas... »*

« Le Marais Vernier » (XVII/55) par Louis de St-Pierre pour la partie historique et Albert Patin pour la partie économique (assèchement et mise en valeur du marais) : « *Economiquement il semble que l'opération fut rentable. Humainement elle l'est, c'est incontestable.* »

Nous avons publié dans notre numéro XVIII une longue étude sur le « Bois en Normandie » avec une carte des forêts (6), une carte des industries du bois (12). Jean Mabire présente « Le Bois, richesse normande » symbole de la civilisation nordique (7). Un article précise pour les jeunes « Les Métiers du Bois » (11). J. Jonas parle de « L'Utilisation des Arbres » (13). Pierre Devaux des « Bois du Nord » (19). A. Charles des « Bois Coloniaux » (20). Jean Blard présente « Le Bois et le Port de Rouen » (15). M. Jollant nous fait découvrir « Cherbourg, port utilisateur du bois » (23).

Dans chacun de nos numéros une chronique « A travers nos Pays Normands » donne un panorama aussi complet que possible des diverses actualités régionales.

NOTRE CHRONIQUE DIALECTALE

La belle vitalité de nos lettres populaires nous a amené à ouvrir une chronique régulière. Fernand Lechanteur en assure la direction et le titre de son premier article est significatif : « *Etudes et Cultures dialectales dans une Renaissance normande* » (XV/35). Il n'est pas inutile de préciser la position de celui qui a voué son travail aux études linguistiques normandes : « *Si l'on commettait l'imprudence de lier le complexe linguistique au complexe Normand, c'en serait fait de toute idée normande qui n'est ni linguistique ni même ethnique mais n'en existe pas moins parce qu'elle est historique, qu'elle a été juridique et administrative, parce qu'elle demeure sentimentale, n'en déplaise aux rieurs.* »

On a parlé de réforme orthographique. Quel en est le but ? (XVI/27) : « *Il s'agit de rendre intelligible sur vingt lieues de chemin des parlers qui ne diffèrent pas essentiellement et auxquels nous sommes attachés et que nous voulons cultiver.* »

Et Fernand Lechanteur précise à nouveau ses intentions (XVIII/51) : « *Répétons que ma seule ambition, et celle de mes amis, était et demeure de fournir une série de conventions claires et valables dans un large rayon pour l'expression de langages relativement variés qu'il n'est ni possible ni souhaitable de ramener à un type uniforme.* »

Fernand Lechanteur a également commencé une série de portraits d'auteurs dialectaux : Pierre Guéroult (XV/37), un paysan du Lieuvin (XVI/29), Octave Maillot (XVII/45). Chinot des Lochouses a donné un important compte rendu du *Bulletin d'Quart d'An* édité par l'Assemblée d'Jerriais (XVII/42) : « *Selon la tradition établie en matière de dialecte « la bonne exemple » nous vient des îles.* »

Nous avons publié des inédits. Entre autres : « La Delaissie » et « Manoun des Haïts-Vents » de Gires Gannes (XV/38). La première partie de « L'Ilus Bayi » par un Paysan du Lieuvin (XVIII/17). Un court extrait de « L'Histouère de Lus Pays » racontée à mes quenales dans le loeris à nous pères, d'André-J. Desnouettes (XVII/44).

Nous avons également eu la primeur du poème de Costi-Capel consacré aux Vikings : « *Nous Graunds* » (XV/31) :

*Et j'r'ceis travèquaunt babard tribord amure
Vous batiaus bas sus l'iao, coum' des jox qu'no tréfuît,
Pouarsuuzauant sauns buta, tout en-dronet ou sans
[m'sure,
Quiqu' arrelaun d'en mins catàods coum' pies la guît.*

Nous n'avons pas ici la place de citer tous les livres dont nous avons donné un compte rendu ou une critique. Notre bulletin bibliographique est maintenant un des plus suivis de Normandie et nos lecteurs connaissent notre indépendance à ce sujet. Nous n'avons jamais hésité à dire ce que nous pensions d'un ouvrage, même quand nous étions obligés de le faire sous le titre scandinave d'« Orm's-Tungå » ce qui veut dire « langue de vipère ».

Nous consacrons dans chaque numéro (en page 64) sous le titre « L'Assaut viking » une chronique à la progression de la revue. Nos lecteurs pourront y trouver une série de conseils pratiques pour la diffuser. Nous avons également publié trois numéros d'un bulletin apériodique *Fram* destiné plus spécialement aux abonnés de la revue. L'un d'entre eux contient les résultats de notre « questionnaire » 1954 auquel ont répondu de nombreux lecteurs, prouvant ainsi leur attachement à la revue *Viking*.

Au moment de changer de formule et d'essayer une nouvelle amélioration technique liée à une manière plus moderne d'envisager le problème normand, nous nous adressons à tous nos amis.

Ce numéro est le dix-neuvième de leur revue. En présentant pour la seconde fois un panorama de nos numéros parus, nous avons l'impression d'avoir apporté une pierre importante à l'édifice du renouveau normand.

Nous sommes bien décidés à continuer cet effort, à l'améliorer et, en liaison avec toutes les autres organisations normandes, à faire de *Viking* la revue populaire d'action normande.

Mais cela dépend aussi de nos lecteurs, de nos amis. Ils nous ont fait confiance. Malgré les difficultés de toutes sortes nous avons tenu bon. Une nouvelle étape va s'engager. Nous demandons à tous nos lecteurs de nous aider plus que jamais. Et à notre tour nous leur faisons confiance...

❧ Camp Viking au Hague-Dyck ❧



PAQUES 1955

PHOTO LETOURNEUR

"VIKING" est en vente chez les libraires suivants :

CALVADOS Bayeux - Duchemin, rue de Saint-Malo.
Caen - Sébire, 50, rue Ecuyère.
Marigny et Joly, 73, bd du Général-de-Gaulle
Lisieux - « Joie de Connaître », 9, rue Bordeaux -
Boursin.
Vire - Gilles.

EURE Bernay - J. Lorieul, 44, rue du Général-de-Gaulle.
Etrépagny - Cressent, place de l'Église.
Evreux - Mme Marais, "A Sainte-Odile", les Halles.
Gisors - L. Tournant, 36, Grande-Rue.
Les Andelys - L'Impartial, 6, avenue de la République.
Louviers - Pantenier, place E.-Thorel.
Verneuil-sur-Avre - Mlle Vincre, 2, rue de la Pois-
sonnière.
Vernon - Gilbert, 15, place du Général-de-Gaulle.

MANCHE Avranches - Lasseron, place Littré.
Bricquebec - Jolivel, 6, rue de la République.
Carentan - Giordano, 4, place de la République.
Cherbourg - Nicollet, rue du Commerce.
Verschuère, 8, rue Albert-Mahieu.
Coutances - Bellée, rue Tancrede.
Mlle Le Provost, 12, rue G.-de-Montbray.
"Notre-Dame", 47, rue Saint-Nicolas.
Granville - J. Roquet, 22, rue Lecampion.
Saint-Lô - A. Gobet, rue Octave-Feuillet.
Jacqueline, 25, place des Alluvions.
Valognes - J. Dumigny, 4 bis, rue Thiers.
Mlle Brochard, place du Château.

ORNE Alençon - R. Jean, 33, Grande-Rue.
Argentan - L. Guilbert, rue de l'Horloge.
Laigle - Mlle Dronne, 2, rue Gambetta.

**SEINE-
MARITIME** Barentin - Mme François, rue Louis-Leseigneur.
Bolbec - Masset.
Dieppe - Vidière, 174, Grande-Rue.
Elbeuf - Mlle Lemercher, 20, rue des Martyrs.
Gournay-en-Bray - Mlle Pohier, 2, rue Notre-Dame.
Le Havre - Dombre, place de l'Hôtel-de-Ville.
Lebrun, place de l'Hôtel-de-Ville.
Neufchâtel-en-Bray - Meunier.
Rouen - Lepouze, 50, rue Saint-Lô.
Librairie Beauvoisine, 140, rue Beauvoi-
sine.
Maison du Livre, 83, rue Jeanne-d'Arc.
Menuisement, 6, place de la Cathédrale.
Yvetot - Bocquet, 1, place des Belges.

PARIS

Voisin - 8, rue de la Sorbonne (V^e).
« Librairie 73 » - 73, boulevard Saint-Michel (V^e).
A la Reine Christine - 80, bd Raspail (VI^e).
M^{me} Gendrel - 1, rue de l'Éperon (VI^e).
Naert - 29, boulevard Raspail (VII^e).

Librairie Française - 67, rue Condorcet (IX^e).
Paul Eppe - 49, rue de Provence (IX^e).
Villars - 125, rue Montmartre (IX^e).
M. Brian - 9, rue Ernest-Cresson (XIV^e).
Librairie Marbeuf - 23, rue Marbeuf (XVI^e).



250 frs

Avec le prochain numéro de

V I K I N G

commence une nouvelle série mensuelle, moins épaisse, plus vivante.

Nous lançons cette série pour 1 an: dix numéros; dont 2 spéciaux: l'un sur le pays normand, l'autre sur un sujet économique.

L'abonnement pour cette série entière est de 1.200 francs (150 francs l'exemplaire)

Nous avons besoin du maximum d'abonnements immédiatement.

Anciens abonnés: si vous le pouvez, adressez-nous ces 1.200 francs.

Sans réponse de vous, nous vous ferons connaître incessamment le complément que vous nous devez pour recevoir tous les numéros.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à V I K I N G - Nouvelle série

Monsieur

Adresse

Département

désire souscrire un abonnement d'un an (10 numéros dont 2 spéciaux) au prix de... 1.200 Frs

A adresser à A.G. PATIN, 41, rue d'Auteuil -
PARIS (16°) C.C.P. Paris 7848-12